

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.  |                                     |   |





L'IMMACULÉE CONCEPTION, d'après Carl Müller.



# LA VIERGE MARIE

DANS LA POESIE ET DANS LES ARTS

---

A MES LECTEURS.

---

**L'**ART a toujours été la passion de ma vie, mais cette passion est née d'une passion plus intense encore, l'amour de Marie. Enfant, cette céleste figure me ravissait ; je recherchais avec avidité toutes les images qui pouvaient me la représenter, elles étaient l'objet de mon culte, de mon enthousiasme. Combien de fois je suis resté en contemplation devant les belles vierges des poètes et des artistes, comme je dévorais avec avidité les livres qui chantaient les louanges de Marie. Plus tard j'aurais voulu, moi aussi, élever à la gloire de ma mère un monument digne d'elle, mais, hélas ! je sentais que jamais ni mon crayon, ni mes pinceaux ne sauraient atteindre à l'idéal que je m'en faisais, pas même approcher des images que j'avais sous

les yeux. Si, au moins, ma plume pouvait exprimer ce que mon cœur ressentait, mais, elle non plus n'est pas à la hauteur de mes désirs.

Je veux cependant faire quelque chose qui puisse témoigner de mon amour pour cette mère chérie, c'est pourquoi j'entreprends aujourd'hui de publier les études que j'ai faites de la vie de Marie racontée par les poètes et les artistes.

Bien peu de chose sera de moi dans ce travail, je ne fais que transcrire sur chaque épisode de cette vie incomparable, ce que les amants de Marie ont dit de plus beau, bien certain de ne pouvoir l'exprimer aussi bien. Puisse cette mère bien-aimée accepter ce faible gage de mon amour, le bénir, et s'il peut communiquer à quelques-uns de mes lecteurs un peu de ce feu qui consume mon cœur, leur faire admirer et aimer davantage les gracieuses images dans lesquelles les artistes ont fait revivre cette mère bénie, j'aurai atteint mon but, je serai heureux. J'aurais voulu aussi reproduire toutes les images que j'aime à contempler, mais ici encore il me faut compter avec une impuissance, je devrai me contenter de donner chaque mois une de ces belles vierges qui m'ont si souvent ravi et m'ont entendu murmurer tout bas plus d'une prière, témoignage de respect, d'admiration et d'amour.

## I

## BEAUTÉ DE MARIE

Marie,

Nom que j'aime d'enfance avec idolâtrie,  
 Le plus doux qui, tombé des montagnes du ciel,  
 Sur une lèvre humaine ait répandu son miel ;  
 Nom céleste créé du sourire des anges,  
 Pour en parer un jour la fleur de leurs phalanges :  
 Marie, ô nom divin ! étoile du pécheur,  
 Rose du paradis, baume plein de fraîcheur,  
 Qui parfume le monde, et qui révèle aux âmes  
 La femme la plus belle entre toutes les femmes !

Oui ! oh ! oui, Marie notre mère bien-aimée est belle de tous les genres de beautés, belle en toute occasion, et belle toujours de la beauté de la circonstance.

Elle est belle dans sa préparation éternelle, alors qu'elle nous apparaît comme revêtue du soleil, couronnée d'étoiles et foulant la lune sous ses pieds, symboles d'une lumière plus belle, de la lumière spirituelle et divine qui l'enveloppe et la pénètre.

Elle est belle dans sa préparation temporelle, lorsque la nature toute entière est mise à contribution pour lui fournir de charmants emblèmes et que la beauté des femmes qui la figurent dans l'Ancien Testament ne nous est révélée que comme arrhes de sa beauté incomparable.

Elle est belle dans sa vie terrestre, dans tous les mystères de cette vie. Belle dans les contrastes magnifiques et touchants de sa noblesse héréditaire et de sa condition abaissée, de sa richesse et de sa pauvreté, de sa grandeur et de son humilité ; belle dans le contraste de ses mystères entre eux, où alternent la joie et la douleur, mais où la douleur domine, comme il convenait à la nouvelle mère des fils d'Ève exilés dans la vallée des larmes ; belle en un mot, dans tous les états, dans toutes ses situations diverses, qui sont devenues pour les âmes une source d'amour et de poésie, pour les artistes une source intarissable de chefs-d'œuvre ; car cette figure de Marie sera toujours pour eux l'objet le plus chéri, le but sans cesse poursuivi, bien qu'elle fasse leur désespoir et reste toujours inaccessible à leur génie.

Elle est belle dans sa vie du ciel, dans sa gloire et sur son trône, d'où elle domine toute création, même la création angélique, et d'où elle ne dédaigne pas le plus humble de ses fils de la terre.

Elle est belle, enfin, dans sa vie continuée ici-bas, dans son culte et dans l'Église. Elle est belle dans sa liturgie,

où les Pères et les docteurs rivalisent pour découvrir quelque analogie ingénieuse et charmante entre toutes les beautés créées et celle qui embellit les cieux mêmes ; belle dans ses fêtes qui reproduisent toute la beauté de sa vie et de ses mystères ; belle dans ses clients des deux sexes, qui sont l'élite de l'humanité ; dans ses clientes surtout, qui, par la virginité, cette poésie de la vertu, rappellent davantage la poésie de sa personne et de son culte ; belle dans les noms sous lesquels on l'invoque ; belle dans ses images et ses statues, dans ses grandes basiliques et ses plus humbles sanctuaires, qui, d'un côté, sont les merveilles de l'art, et qui, de l'autre, par leur nombre et par leur variété, répondent à tous les besoins, à toutes les aspirations des hommes ; belle, enfin, dans l'harmonie de ses monuments et de ses images avec les sites de la nature qu'ils consacrent et bénissent : villes et hameaux, montagnes et vallées, prés et bois, rivages des mers et des fleuves, étangs et fontaines, grandes routes et sentiers perdus à travers les rochers ; belle aussi dans l'harmonie de tous les langages de la nature avec le pittoresque et le langage de ses monuments.

A l'œuvre donc, ô artistes ! nos frères privilégiés, vous à qui il a été donné de comprendre ou tout au moins d'exprimer mieux que nous la beauté, à l'œuvre, voilà un sujet digne de vos pinceaux ; faites des vierges sur tous les tons, dans tous les caractères, dans toutes les situations ; passez de la majesté la plus sublime à la douceur la plus suave, comprenez qu'elle est reine, souvenez-vous qu'elle se dit une servante ; donnez du meilleur de votre âme, en la tenant au niveau des pensées les plus chastes, les plus nobles, les plus souriantes, les plus dignes, les plus pieuses qui puissent germer dans un chrétien. Malgré tout cela, n'allez pas espérer, que devant son image créée par votre génie, jamais nous puissions dire : c'est bien elle ! car Marie est non seulement le chef-d'œuvre de Dieu lui-

même, mais elle est son plein idéal réalisé (1). Cependant de vos efforts naîtront les images les plus belles, les plus nobles, les plus suaves, les plus dignes que la main humaine soit capable de produire. En les voyant nous nous sentirons portés vers notre mère qui s'en tiendra honorée, et si vous avez su atteindre les sommets du bon et du beau, votre œuvre invitant à la prière, demeurera elle-même une prière permanente.

(1) Cette pensée a été exprimée avec une vérité et une naïveté charmante, en quatre vers qu'on peut lire au-dessous d'une statue de *Notre-Dame de la Paix*, qui se trouve sur la façade de la maison n° 20, rue de Babylone, à Paris :

L'original de cette image  
Est un chef-d'œuvre si parfait,  
Que le Tout-Puissant qui l'a fait  
S'est enfermé dans son ouvrage.

Cette statue, vraiment belle, fut placée là en 1815, en action de grâces de la fin de l'invasion étrangère.

Alphonse Leclaire.



## MONTALEMBERT (1)

---

**L** vient de paraître à la librairie Poussielgue, à Paris, le second volume d'un véritable monument élevé à la mémoire du comte Charles de Montalembert, par le R. P. Lecanuet, de l'Oratoire. Depuis longtemps les catholiques de France désiraient une histoire plus complète de ce vaillant défenseur de leurs droits, dont la bouche éloquente ne s'ouvrit jamais que pour défendre la vérité et le malheur. L'auteur a comblé ce désir, le second volume est digne de son prédécesseur, digne aussi du sujet qu'il traite, et ce n'est pas peu dire. Montalembert est, en effet, une des plus belles et des plus nobles figures que la France ait produites au XIX<sup>e</sup> siècle. Son histoire se confond avec celle même de l'Église, pendant près d'un demi siècle. Il a été l'âme de cette longue et glorieuse guerre qu'elle a dû livrer, pour reconquérir ses droits à la liberté d'enseignement, que la Révolution lui avait ravis en France. C'est lui qui l'a conçue, préparée, dirigée, et, avec le concours des vaillants champions qu'il avait groupés autour de lui, menée à bonne fin.

Ce second volume retrace la vie parlementaire de cet héroïque défenseur de la liberté religieuse, les luttes livrées pour elle à la Chambre des pairs et dans les assemblées de la seconde République. Le premier volume avait raconté la jeunesse si attachante de Montalembert, toute

(1) MONTALEMBERT, tome II, *la Liberté d'enseignement* (1835-1850). 1 vol. in-8°, chez Ch. Poussielgue, 15, rue Cassette, à Paris, et chez Cadioux et Derome, à Montréal. Prix : \$1.25.

remplie par la dramatique histoire de La Mennais et de l'*Avenir*.

Nous n'essaierons pas de résumer ce livre, nous ne réussirions qu'à déflorer le beau volume du R. P. Lecanuet, dont la lutte pour la liberté d'enseignement est le sujet principal, mais qui traite de beaucoup d'autres questions qui passionnèrent Montalembert ; nous y renvoyons nos lecteurs, leur promettant qu'ils trouveront dans sa lecture une véritable jouissance. Un des derniers chapitres est consacré à l'expédition de Rome, que Montalembert a beaucoup contribué à faire décider. C'est à Rome aussi, comme dans le premier volume, que l'auteur laisse l'orateur catholique. Il y est venu recevoir, pour ses éminents services, les remerciements et les bénédictions de Pie IX. La municipalité reconnaissante le crée citoyen romain, et dans les cérémonies officielles on lui assigne la place d'honneur : " Il est bien juste, lui dit-on, que vous soyez au premier rang, puisque c'est à vous que nous devons d'être ici."

Cependant, lorsqu'il songe à l'avenir et aux récentes divisions des catholiques, son cœur est rempli d'inquiétude : " De sombres pressentiments pèsent sur son âme, nous dit le P. Lecanuet. Pour quelles luttes inconnues est-il venu à Rome chercher la bénédiction du Pape ? Sa mission n'est-elle pas terminée ? Pourquoi Dieu ne l'a-t-il pas rappelé à lui en ces heures de triomphe ? C'est ainsi qu'après avoir fait sacrer le roi à Reims, Jeanne d'Arc, n'entendant plus ses voix, s'inquiétait, voulait déposer son épée et rentrer dans l'obscurité. Mais Dieu avait sur elle d'autres desseins : il fallait qu'abreuvée d'épreuves, abandonnée de ceux qu'elle avait servis, accusée d'hérésie, consumée vivante, elle atteignît ce je ne sais quoi d'achevé que les grandes douleurs ajoutent aux grandes vertus."

Ainsi se termine ce volume composé avec les documents les plus importants, le journal intime de Montalembert, sa

correspondance inédite et tous les papiers du comité catholique. L'auteur les a mis en œuvre avec un incontestable talent d'écrivain. Le style est sobre et animé ; la vie déborde de ces pages et, comme dans un drame, l'intérêt se soutient et grandit jusqu'à la fin. On n'est pas seulement intéressé, mais on se sent impatient d'avoir à attendre le troisième volume, plus délicat, plus difficile, qui racontera en même temps que les malheureuses querelles des catholiques entre eux, les grands travaux historiques de Montalembert, son intervention dans toutes les affaires qui intéressent l'Église et son opposition au gouvernement impérial.

A. Seglauer



# LE TYPHUS DE 1847

---

(*Suite*)

## CHAPITRE CINQUIÈME

L'HÔPITAL GÉNÉRAL EN FACE DE SON ÉPIDÉMIE PERSONNELLE.

La tombe vient de se fermer sur sœur Nobless, dernière victime, chez les Sœurs Grises, marquée par le doigt du Seigneur. La communauté est comme un vaste champ dont le grain est tombé sous la faucille active du moissonneur. Encore des épis çà et là, mais inclinés vers la terre par les coups qui les ont foudroyés. Les corridors sont sombres, les différents offices presque déserts. La salle d'exercices, le noviciat et autres appartements retirés gardent les traces du fléau destructeur ; ces lieux transformés en infirmerie ont été le théâtre des derniers combats des chères victimes. Plusieurs sœurs y sont encore retenues aux prises avec un délire qui afflige celles qui peuvent s'en approcher. Hélas ! ce ne sont plus des sœurs qui vont au secours de leurs sœurs. Presque toutes ont besoin de l'assistance d'autrui. A peine quelques-unes ont-elles échappé à la fièvre contagieuse.

Nonobstant le désert qui se fait en ce moment autour de l'hôpital, et malgré l'horreur que naturellement on éprouve d'approcher de près ceux qui sont atteints du typhus, de charitables dames de la ville, ainsi que plusieurs parentes des sœurs, franchissent avec empressement le seuil de l'infirmerie, pour venir secourir celles qui leur sont bien chères et dont elles ont admiré l'héroïsme. Les noms des dames Brault, Chalifoux et

Mlle Angèle Caron n'ont pas été oubliés... Tout le monde avait tant d'horreur de la maison, disent les annales, qu'à peine pouvions-nous trouver quelqu'un pour laver le linge des malades.

Les engagés même les abandonnaient pour ne pas clouer les cercueils des sœurs, que l'on avait la précaution cependant de remplir de chaux.

Un pauvre jeune homme que les sœurs protégeaient était le seul qui voulût rendre ce service. Dans ce silence morne, interrompu de temps en temps par les gémissements des patientes ou par les pas multipliés de leurs dévouées gardes-malades, le règlement de la maison marche toujours et monte par sa régularité comme une douce harmonie vers les cieux.

Admirez la très ancienne sœur Hardy, courbée par l'âge : son regard est fixé sur le cadran régulateur. Pas une minute, pas une seconde ne lui échappe, et sa main tremblante agite fortement les énormes cloches qui annoncent au dehors comme au dedans l'exercice de la lecture ou de la prière. Deux ou trois sœurs peuvent à peine répondre à son appel et ensemble elles offrent au Seigneur un hommage qui lui est si agréable.

Le service des pauvres se fait sans bruit sans doute, mais les anciennes hospitalières encore assez capables d'action sont à leur poste. Ce sont les sœurs Chénier, Beaudry, Coutlée, etc., et comme infirmières, les sœurs Cherrier et Pagnuelo, sœur Youville, sacristine, sœur Normont, dépensière. Sœur Hurby parcourt les rues avec une novice ou postulante et son asile ambulante de la rue Murray voit croître le nombre de ses orphelins. On croira peut-être que la situation alarmante où se trouve la communauté va éloigner du noviciat les novices qui y sont en probation, ou bien encore que les jeunes filles du siècle détourneront leurs pas d'une vocation vers laquelle leur premier attrait s'est inspiré ;

on se tromperait grandement, c'est le contraire qui arrive.

Plusieurs des jeunes postulantes prennent le saint habit au fort même de l'épidémie et bon nombre de demoiselles très qualifiées viennent frapper à la porte quand la maison n'offre plus qu'un cimetière en perspective. Ce sont entre autres sœurs Maréchal, Sauvé, Dunn, Gadbois et Christin (sœur Marie), cette dernière vient prendre la place de sa sœur S. Christin, atteinte du typhus et dont les jours sont en danger. Après cet épisode désastreux plusieurs adolescentes appartenant à des familles très distinguées de la ville, s'inspireront du souvenir de ce qu'elles ont vu ou entendu dire de cette époque, elles chercheront aussi elles à goûter une vocation qui fait des héroïnes et des martyres. Qui pourra oublier l'entrée au noviciat des sœurs Kollmyer et Devins, ainsi que plusieurs autres ? Il est à remarquer que, depuis l'époque du typhus, les novices croissent en nombre. L'Hôpital Général sort comme de l'oubli dans lequel l'esprit de son institut a toujours aimé à le maintenir. Mgr de Montréal et M. Billaudèle, supérieur du Séminaire, ressentent vivement la désolation de la communauté ; ils viennent de temps en temps porter la consolation dans ses murs voilés de tristesse et de deuil. Le bon Père Laré, confesseur, y multiplie ses pas en portant un secours tout paternel aux pauvres sœurs malades. Les chroniques parlent, sous la date du 30 juin, de la visite de condoléance que le gouverneur général fit à la communauté. Son Excellence était accompagnée de lady Elgin, de Sa Grandeur Mgr Phelan, évêque de Kingston, de M. Billaudèle, supérieur du Séminaire, et de plusieurs autres personnes distinguées. Lord Elgin parut très touché en apprenant qu'un grand nombre de sœurs succombaient victimes de leur dévouement de charité. La divine Providence avait marqué elle-même cette période d'épreuve et c'est du ciel que la communauté attendait le secours.

Aussi, pour obtenir l'extinction du fléau, la bonne mère McMullen fut inspirée de faire une neuvaine à la sainte Vierge sous le titre de Notre-Dame de Bonsecours. A cet effet, elle fit part à la communauté de l'intention qu'elle avait que deux sœurs allassent chaque matin entendre la messe à la sainte chapelle ; ce qu'on accepta avec bonheur. Néanmoins Monseigneur fit ajourner ces pèlerinages en attendant que lui-même, le Pontife si pieux, pût le faire en action de grâces avec la communauté après la cessation de l'épidémie. On se contenta donc de faire dire des messes dans l'église de la communauté et de faire brûler des cierges dans l'antique sanctuaire de Bonsecours.

Le 12, néanmoins, les sœurs commencèrent une neuvaine à saint Roch ; la statue du saint était placée sur l'autel de la chapelle du Père Éternel ou de la sainte Vierge. A 1 heure p. m., tous se rendaient à l'église, les pauvres et les enfants y assistaient aussi. C'est depuis cette époque qu'une sœur porte fidèlement le nom de sœur Saint-Roch.

Chaque année, à la fête de ce grand saint, toute la communauté communie et l'on fait brûler des cierges tout le jour devant son tableau. Dans la soirée, il y a salut et bénédiction du très saint Sacrement.

## CHAPITRE SIXIÈME

### LA CONVALESCENCE

Il est agréable et vivifiant le rayon de soleil qui traverse la croisée pour descendre dans une chambre sombre et obscure. Le malade lui sourit et tout renaît autour de lui. Le 26 juillet, un jour d'espérance répand la joie dans la communauté des Sœurs Grises. Les médecins viennent de constater, qu'à l'exception de quelques cas graves encore de typhus, la plupart des sœurs entrent en convalescence et leurs prescriptions portent

l'obligation de leur faire changer d'air autant pour leur faire prendre des forces que pour préserver d'autres de la fièvre.

Les supérieurs respectent cet ordre et, malgré certaines répugnances, on se met en devoir de le remplir.

Alors un mouvement inaccoutumé a lieu dans les différentes infirmeries, il faut déloger, partir, préparer des malles, apporter des médicaments, etc. . . puis aider quelques-unes encore bien faibles, à se revêtir de leur saint habit. . . On fait des questions. . . plusieurs encore un peu en délire croient partir pour les sheds. On n'a pas oublié les pauvres pestiférés. . . Combien de fois n'a-t-on pas entendu les sœurs malades ou mourantes. . . se croyant sous les abris, s'écrier : " Oh ! qu'ils sont malheureux ! " " Oh ! qu'ils souffrent ! " Leurs cœurs étaient demeurés là tout compatissants au chevet de ceux qu'elles avaient été forcées d'abandonner. On se presse. . . on se hâte, l'équipage est à la porte. . . sœur Mallet, assistante, va conduire treize des bonnes sœurs à une maison de campagne. Ce sont sœurs Brault, Desjardins, Blondin, Youville, Chevrefils, Cinq-Mars, Denis, Labrèche, Montgolfier, Dalpée, Caron, Perrin et autres.

On s'occupait depuis quelque temps à chercher quelque logis à proximité ; les bons Pères Sulpiciens offrirent leur ferme Saint-Gabriel ; on n'osait cependant accepter. Monseigneur Bourget obligea néanmoins les Sœurs Grises d'accueillir cette proposition et M. Villeneuve qui s'était mis en frais de leur procurer cet avantage, en fut heureux.

C'est donc vers la ferme Saint-Gabriel, autrement dit à la maison Gregory, que se dirige l'excursion dans ce moment. On descend à une résidence spacieuse entourée de jardins, de vergers, d'un étang : une véritable solitude où l'on respire le bon air, et surtout à une si petite distance de la maison mère.

Dix-huit ou vingt lits et un ameublement complet rendent cette demeure très confortable. Le tout a été

préparé par les bonnes sœurs de la Congrégation de Notre-Dame.

Ces véritables filles de la vénérable mère Bourgeois avaient offert leur île Saint-Paul pour le rétablissement des Sœurs Grises ; mais leurs engagés ayant entendu parler de ce projet, voulurent quitter l'île et abandonner les travaux des terres. Elles auraient consenti à la perte de leurs récoltes, mais Monseigneur Bourget ne le voulut pas ; c'est alors que la communauté accepta la résidence Gregory.

La Révérende Mère Sainte-Madeleine, supérieure de la Congrégation, voulant dédommager les Sœurs Grises du séjour agréable de l'île Saint-Paul, se chargea de faire nettoyer et meubler le logis qu'elles avaient accepté du séminaire. Combien ce souvenir est encore cher et vivace dans les cœurs des Sœurs Grises !

Le lendemain, 27, le Père Laré, confesseur de la communauté, se rendit en toute hâte pour visiter le nouveau monastère des Sœurs Grises ; il le bénit avec une pieuse solennité au milieu de prières ferventes.

Le 28, le Rév. monsieur Connolly, sulpicien, alla offrir le saint sacrifice de la messe dans ce nouveau sanctuaire, où les sœurs eurent le bonheur de recevoir la sainte communion, et le très saint Sacrement résida dès lors parmi elles.

Que d'actions de grâces et de soupirs ont été exhalés au pied du tabernacle préparé encore par ces insignes bienfaitrices !

La bonne et infatigable mère McMullen visitait presque chaque jour ses chères filles, et la généreuse économe, mère Deschamps, approvisionnait abondamment la table et répondait à tous les besoins.

Un cheval et une voiture étaient à la disposition des sœurs convalescentes pour leur faire faire quelques promenades et pour aller chercher les provisions. A ce propos

nous aimons à transcrire quelques lignes du journal de sœur Olier, annaliste de ce temps : “ Parmi le petit nombre de ceux que la crainte de la contagion n’avait pu déterminer à s’éloigner de nous, il ne faut pas oublier notre bon et fidèle jardinier, Benjamin Gougeon, qui, malgré la terreur dont il était en proie de contracter la terrible maladie, ne put jamais se résoudre à nous abandonner dans ce moment critique. Il fut le bon serviteur qui vint rester avec nous à la ferme Gregory, où il nous fut d’un grand secours.”

Le 9 du mois d’août, sept sœurs de la maison Gregory se trouvent assez fortes pour traverser le fleuve et aller se rétablir entièrement au manoir de Châteauguay. D’autres, sortant de l’infirmierie, encore bien faibles, les remplaceront à la résidence de Saint-Gabriel.

A l’île Saint-Bernard, Sa Grandeur Mgr Bourget accorde le bienfait de garder le très saint Sacrement dans la petite chapelle. Peu à peu les forces reviennent chez les convalescentes ; elles réalisent leur état et s’informent avec anxiété des événements du jour et surtout de leurs compagnes qu’elles désirent revoir ; elles vont jusqu’à se flatter d’entendre parler de leur parfait rétablissement. “ Au moins, disent les sœurs Brault et Desjardins, si nous avons été atteintes du typhus, aucune d’entre nous n’a succombé.” Pauvres sœurs, que dites-vous ? il faut bien vous l’apprendre, sept sœurs sont disparues de vos rangs, mais consolez-vous, elles ont pris place dans l’armée des martyrs et triomphent glorieusement dans le ciel.

On rapporte que sœur Desjardins ayant appris soudainement les pertes douloureuses que la communauté venait de faire en quelques semaines, en fut tellement surprise et affligée que l’on crut un moment que cette pauvre sœur allait en mourir. Tout le temps que dura l’épidémie à la maison mère, on usa de grandes précautions envers les

malades. Ainsi, quand les sœurs moururent, on ne sonna pas de glas. La prudence exigeant qu'on fit l'inhumation presque sans retard, on ne faisait chanter qu'un *Libera* et on avait bien soin de fermer les portes du saint lieu et de maintenir un grand silence auprès des infirmeries, de manière que les sœurs malades ignoraient tout ce qui pouvait tant soit peu les inquiéter et les affliger.

Le 12 août et les jours suivants, on fit chanter dans l'église de l'hôpital général les services des regrettées sœurs. L'assistance devait être peu nombreuse... Que de prières, que de larmes... mais en même temps que d'espérances ! Quelles bénédictions pour l'Institut de la vénérable mère Fondatrice ! Tous ces services furent chantés par les chantres de l'église Notre-Dame. Les chanteuses de la communauté n'étaient plus qu'en petit nombre. Mais que se passe-t-il en dehors de l'hôpital général, au mois de juillet et d'août, où nous voyons les Sœurs Grises hors de combat ? L'épidémie aurait-elle cessé ? Quel est le mouvement actuel en dehors de leurs murs ?

Nous allons le voir dans le chapitre suivant, en empruntant, pour être plus exact, plusieurs extraits des *Mélanges religieux*.

\*\*\*

(A suivre)



# CHARLES GUERIN

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

---

ILLUSTRATIONS DE J.-B. LAGACÉ.

(Suite)

—Non, pauvre Marichette, non, vous n'êtes pas folle ; vous aimiez, vous êtes isolée et malheureuse, et vous voulez persister dans votre isolement et votre malheur en ne vous confiant à personne. Vous avez laissé les occupations grossières, les durs travaux que vous aviez su vous rendre doux et aimables, et vous avez défait en quelques semaines l'ouvrage de deux années. Vous vous êtes placée vous-même en dehors de tout ce qui vous entoure, et vous ne savez plus où vous êtes. Quels songes vous tourmentent dans cet asile où vous vous êtes réfugiée contre la chaleur du jour et l'ennui de toutes choses ? Votre sommeil est agité, votre poitrine oppressée ; et de vos lèvres brûlantes s'échappent des sons confus et inarticulés.

Elle rêvait, la pauvre jeune fille, qu'elle était près d'un précipice et que Charles, comme cela lui était déjà arrivé, était là pour la sauver. Mais il lui semblait que Charles hésitait. Tout à coup il paraissait de l'autre côté une autre jeune fille beaucoup plus belle, qui implorait du secours d'une voix lamentable. Alors Charles s'éloignait et faisait un long détour pour sauver l'autre jeune fille. Pendant ce temps, elle glissait...glissait et elle allait tomber...lorsqu'elle fut éveillée par une voix qui ne lui était pas inconnue.

—Mamz'elle Marichette, v'là-t-il longtemps que j'essaie à vous réveiller ! C'est que j'avons de bonnes nouvelles

à vous apprendre. J'savais ben que j'vous trouv'rais sous les sapins. C'est toujours icite que vous v'nez quand vous partez sans rien dire avec votre beau livre rouge qu'est tout doré. Dame aussi, j'sommes venue ici tout *drette*. C'est qu'j'en ai des nouvelles et des fameuses ! Quoi ! une lettre que j'pense ben qu'est de ce *Mossieu*... que c'est du papier plus doux que de la soie, que c'est tout parfumé !... et un beau p'tit cachet ous' qu'il y a des oiseaux dessus. Mais voyons, j'ai beau fouiller partout sur moé, je ne la trouve plus. Grosse bête que j'suis, va ! je l'avons laissée à la maison.

— Il n'y a pas de faute, *la mère*, seulement je vais avoir de la peine à m'y rendre, quoique je ne devrais pas en parler, si ce que vous dites est vrai. Je suis bien fatiguée, je faisais un bien mauvais rêve quand vous êtes venue : je rêvais que je glissais dans un précipice....

— Dame ! vous n'étiez pas sur des roses non plus ; vous étiez couchée ben mal à votre aise sur c'te grosse roche ; ça fait rêver ça ; et pis vous avez la fièvre, car vos joues sont rouges... *factivement* (1) j'cré ben qu'vous auriez glissé dans l'russeau, si j'n'étais pas v'nue.

Marichette prit avec la vieille le chemin de la maison, où elle fut de retour en très peu de temps, non pas cependant sans avoir été contrainte, malgré sa bonne volonté, de s'arrêter de temps à autre sur une *clôture* ou sur une roche pour se reposer.

En voyant la lettre, elle dit tristement : ce n'est pas de lui ; mais je suis toujours contente, c'est de cette bonne Émilie.

Quand elle en eut terminé la lecture, elle devint pâle, de rouge qu'elle était : “ Mère Paquet, dit-elle, vous allez me faire quelques bonne tisane bien chaude. Je vais me mettre au lit ; car je suis malade, bien malade.”

En effet, elle frissonnait de tout son corps, et ses dents s'entrechoquaient convulsivement dans sa bouche.

(1) Pour effectivement.

Voici la lettre d'Émilie :

“ Ma chère amie,

“ Tu n'as point répondu à ma dernière lettre, ce qui m'inquiète un peu. Réponds à celle-ci, ou je me fâcherai tout de bon contre toi. J'espère au moins que tu n'es point malade, et qu'il ne t'est rien arrivé de mal.

“ L'été est triste à Québec comme toujours. Tout le monde est à la campagne. Nous avons fait comme tout le monde, nous sommes descendus toute la famille à R..... jolie paroisse de la côte du Sud.

“ Il faut dire aussi que nous étions invités, et pour un bal encore ! C'est inviter son monde de loin, n'est-ce pas ?

“ Te souviens-tu de Clorinde Wagnaër, cette grande fille un peu brune qui est sortie du couvent quelques semaines seulement après que tu y es entrée ? C'était elle qui donnait ce bal. Elle est fille unique ; sa mère est morte depuis longtemps, son père lui laisse faire tout ce qu'elle veut : il est très riche et il est fou de sa fille.

“ C'était un bien beau bal, je t'assure ; ma mère dit qu'elle n'a jamais rien vu de pareil. Il y avait beaucoup de monde et rien n'avait été épargné.

“ Je crois que j'ai fait une conquête à ce bal. M. Jules de Lamilletière a été rempli d'attentions pour moi. C'est le fils aîné du seigneur de l'endroit, ni plus, ni moins. S'il se déclare, je te tiendrai au courant de mes amours.

“ Clorinde est beaucoup plus avancée que moi. Elle a pour *cavalier* le plus charmant garçon qu'on puisse trouver. Il est très instruit, rempli de talents et d'activité, et il aura une bonne petite fortune. Il se nomme M. Charles Guérin. Ils s'aiment tous deux à la folie. Clorinde est une bien charmante fille. Elle a embelli depuis qu'elle a quitté le couvent, et elle tient plus qu'elle ne promettait.

“ Cela me fait penser que tu ne me parles de rien de semblable dans tes lettres. Est-ce que personne ne te

fait la cour ? Les jeunes gens de ta paroisse et ceux qui passent par là n'ont donc pas de goût ? Je suis persuadée qu'il se passe quelque chose que tu ne me communique pas ; et c'est peut-être pour cela que tu m'écris si peu souvent. Ce n'est pas bien, mademoiselle, je n'ai rien de caché pour vous, et il faut absolument que vous me fassiez votre confidente.

“ J'attendrai avec impatience ta prochaine lettre ; je suis certaine d'apprendre quelque chose de nouveau.

“ En attendant, je t'embrasse de tout mon cœur.

“ Ton amie sincère,

“ EMILIE.”

## II

### UNE SIMPLE FORMALITÉ



UZANNE, vous venir ici ; vous tout de suite balayer *le* place ; après, vous mettre des verres sur *le* table et apporter des carafes... Mon Dieu, que c'est tannant d'être toujours obligée de parler anglais !” La personne qui, en s'exprimant ainsi, croyait de bonne foi avoir fait une grande consommation de l'idiome anglo-saxon, était une femme courte, grosse et réjouie, épouse d'un brave aubergiste du faubourg Saint-Jean. Il se faisait dans la petite auberge de grands préparatifs, qui ne donnaient guère de repos à la pauvre Irlandaise, unique servante de l'établissement, à l'adresse de laquelle les injonctions et les prescriptions semblables à celles que nous venons de rapporter textuellement, se multipliaient sans relâche. La pauvre fille allait

et venait et sa maîtresse aussi, et il semblait que rien n'avancât. Quant à l'hôte, il était tranquillement installé dans son cabaret, fumant et causant avec trois ou quatre habitués, et buvant deux verres chaque fois que ceux-ci en buvaient un.

A force d'activité, cependant, les deux femmes parvinrent à mettre une petite chambre dans la mansarde en état de recevoir les hôtes que l'on attendait. Une longue table avait été dressée, une nappe très propre la recouvrait et deux rangées d'assiettes et de verres en face l'une de l'autre semblaient se défier à un combat bachique à outrance. Les chaises étaient à leur poste, de grandes terrines étaient placées au pied de chaque chaise, de petits couteaux larges, pointus et à garde, étaient disposés auprès de chaque couvert, et d'énormes piles de serviettes s'élevaient de distance en distance tout autour de la table. Ceux de nos lecteurs qui savent ce que c'est qu'une fine *partie d'huitres* à Québec, dans l'automne, doivent se trouver en pays de connaissance.

Les convives arrivèrent tous à la fois. Les cloisons et les vitres de la petite auberge furent ébranlées, comme par un tremblement de terre, au tapage qu'ils firent en entrant. C'était une avalanche de jeunes avocats, de jeunes médecins et d'étudiants capables de bouleverser tout un quartier. Mêlés à ce tourbillon, se trouvèrent nos amis les trois hommes d'État que nous avons vus, une première fois, dans une autre mansarde, occupés à régler le sort de l'univers.

—C'est justement ce qu'il nous faut, Voisin, tu as choisi on ne peut mieux ; nous pouvons faire le diable ici et que toute la ville en ignore.

—Tiens, cette idée ; j'entends bien, quand je me grise, que l'univers le sache.

—Toujours cagot, maître Voisin. Il veut être gris intérieurement et sobre extérieurement.

—C'est un sépulcre blanchi... comme dit l'Apocalypse.

—Bon là! l'Apocalypse n'en dit pas un mot.

—Allons, messieurs, pas tant de théologie!

—Du *thé* au *logis*! Mais vous voyez bien qu'il n'y a ici que du madère, du genièvre, du cognac, et d'autres petites liqueurs douces.

—Fameux!

—Excellent!

—Bravo.... bravissimo! Albert est l'homme pour les calembours.

—Ma modestie, messieurs, me force à vous dire que celui-là n'est pas neuf.

—Mais que fait donc l'hôtesse? Allons, madame..... comment s'appelle-t-elle? Madame Robert! Holà! hé! Nos huîtres, s'il vous plaît?

—Ah! les voilà... quelle montagne!

—Mais ne traitez donc pas cette dame de montagne, ce n'est qu'une colline tout au plus.

—*Montes, exsultastis sicut arietes, et, colles, sicut agni ovium!*

—Chut, butor! Je parlais des deux plats d'huîtres.

—A nous, les amis!

—Chacun à son poste....le coup d'appétit....le verre en main..chargez! Feu!

—A l'arme blanche maintenant.

—Gauche que je suis!

—Tiens, ce pauvre Guérin, pour son coup d'essai, s'est écorché le pouce!

—Ce n'est rien...si le sang coule trop, je ferai comme Han d'Islande... je boirai le sang des hommes et l'eau de la mer dans une coquille.

—Admirable! Les rêveurs comme Guérin n'en font jamais d'autres.

—Il pensait à mademoiselle... je sais bien qui; mais on ne nomme pas les dames dans cette maison.

—Dis donc, qui est-ce qui a écrit ce Han d'Islande?

—Un fou qui s'appelle Victor Hugo.

—Quel nom, et quelles idées !

—Ne badinez pas, nous ne sommes qu'en 1831. Dans dix ans on n'écrira plus que de cette manière.

—Allons, Jean Blond, tu les ouvres plus vite que tu ne les manges !

—C'est beaucoup dire.

—Ce qui me réjouit, c'est de voir qu'on ne les a pas lavées.

—On a bien fait ; c'est une propreté mal entendue. Il vaut mieux manger un peu de terre et ne rien perdre de leur saveur.

—Sans compter que c'est très dangereux de les laver. L'huître s'ouvre... son âme s'échappe, et on court le risque de manger une huître morte.

—Les huîtres ont une âme ?

—Pourquoi pas ? Les conseillers législatifs prétendent bien en avoir chacun une !

—Savez-vous qu'on parle d'abolir le Conseil ?

—Oui, la *Minerve* et le *Vindicator* ont de fameux articles là-dessus (1).

—C'est une *nuisance*, tout le monde en convient.

—C'est cela ; à bas le Conseil !

—Je ne veux pas qu'on abolisse le vénérable corps ; je propose qu'on l'ouvre....

—A bas le *bureaucrate* !

—Point d'aristocrate ici !

—Laissez-moi finir ; je propose qu'on l'ouvre... en détail comme nos huîtres.

—A la bonne heure !

—Pour voir ce qu'il y a dans un conseiller ?

—Savez-vous que nous mangeons assez souvent ces pauvres bêtes en vie ?

—Quoi ! les conseillers ?

(1) Voir la note C à la fin du volume.

— Non, les huîtres.

— Comment sais-tu cela, toi, docteur Sangrado ; est-ce que tu leur tâtes le pouls ?

— C'est parce qu'il ne les traite pas, je suppose, qu'elles sont présumées vivre.

— Sérieusement, l'autre jour, comme je commençais à en ouvrir une sans l'aide d'un couteau, elle s'est refermée vivement et m'a pincé le doigt.

— Eh ! bien, cela prouve qu'elle était morte.

— Faut-il déraisonner un peu !

— Tais-toi donc, tu sais la médecine ; mais tu ne sais pas la loi. . . . *le mort saisit le vif.*

— Halte-là, messieurs ; vous me faites penser à une triste affaire qui me tombe sur les bras. . . . Savez-vous bien que je pourrais être au premier jour saisi. . . . mais non pas par un mort, comme l'entend la *Coutume* ; car alors c'est qu'on hérite ; et à cela je ne saurais avoir d'objection.

— Où diantre est-il allé pêcher des créanciers ?

— Comment, Voisin, un Arabe, un juif comme toi, tu fais des dettes !

— Et tu te laisses poursuivre, condamner, saisir et vendre ; mais c'est charmant !

— Les plus *fashionables* de Québec ne font pas mieux.

— Voyez-vous, il se civilise.

— Il se perfectionne.

— Il se fait gentilhomme.

— Ma foi, il se lance dans le monde.

— Vous me faites trop d'honneur ; ce n'est pas pour mon plaisir, et c'est bien la plus étrange histoire qu'on puisse imaginer.

— Conte-nous cela.

— Figurez-vous que mon ami Guérin et moi, nous avons endossé des billets à M. Wagnaër, pour un jeune nigaud qu'il protégeait. Nous sommes les victimes de notre patriotisme.

—Pour Guérin, passe ; mais toi, Henri, victime de ton patriotisme, c'est trop fort.

—Écoutez un peu. Il s'agissait, nous disait M. Wagnaër, d'établir un jeune compatriote, de former une maison de commerce canadienne ; il faisait lui-même de grands sacrifice ; et il ne nous demandait que de lui prêter nos noms. Son protégé devait faire merveille, et voici ce qu'il a fait : des dettes partout, de très mauvaises affaires, et au bout de trois mois, il est incapable de payer ses billets. J'ai reçu avant-hier une lettre de mon confrère M. X. . . ., avocat de la banque de Québec, qui m'engage poliment à lui payer le montant du billet que j'ai endossé, avec les frais de protêt, etc. Il me laisse l'alternative de lui donner une *confession de jugement*, qu'il acceptera avec reconnaissance pour s'éviter la désagréable nécessité, etc. Nous sommes si aimables entre nous. Nous nous exécutons réciproquement avec tant d'égards.

—C'est comme nous autres médecins ; nous expédions nos confrères pour l'éternité *gratis*, et avec une foule de procédés charmants.

—Mais quoi ! tu prends ton affaire au sérieux ?

—Tu t'imagines qu'un homme comme M. Wagnaër va vous laisser dans l'embarras ?

—C'est qu'il paraît très gêné lui-même.

—Ce ne peut être que momentané.

—Enfin, il ne voudra pas faire perdre cet argent à son gendre futur, puisqu'il faut tout dire.

—Ni à l'ami de son gendre.

—En effet, vois donc Guérin ; ça n'a pas l'air à le tourmenter beaucoup.

—Bah ! c'est une vraie misère, et si mon ami Voisin veut m'écouter, nous allons noyer ses inquiétudes dans une rasade. Mon beau-père (comme vous voulez bien le dire) ne fera pas banqueroute pour si peu de chose.

—Voilà qui est parler comme un homme.

—Prends modèle là-dessus, mon pauvre Voisin, et n'aie pas peur de ton ombre.

—C'est cela ; faites comme moi. Je suis plus jeune que vous, et ma position ne m'alarme guère.

—Une belle et un billet ! Quel est le jeune homme qui n'a pas l'un ou l'autre ? . . . .

—Quand il n'a pas l'un et l'autre.

—Nous pouvons tous en dire autant.

—Allons ! à nos créanciers et à nos belles !

—A nos amours et à nos dettes !

—A nos billets promissoires et à nos billets doux !

—Rasade, mille tonnerres, rasade !

—Et surtout, que Voisin vide son verre en conscience.

—Oui, qu'il boive le calice jusqu'à la lie.

—A nos belles, tout pour elles ! . . . . A nos créanciers ce qui restera ! . . . . .

On pense bien que ce *toast*, bu avec enthousiasme et avec fracas, ne fut pas le dernier. Des rires bruyants, des chants étourdissants et cacaphoniques, le bruit des carafes, des assiettes, des verres et des huîtres, qui dansaient une véritable ronde sur la table, tinrent éveillé une partie du voisinage, et firent croire à quelques bonnes vieilles que le sabbat se tenait cette nuit-là dans leur quartier.

Charles n'était pas fait à de pareilles scènes ; aussi son imagination et ses nerfs en furent-ils fortement ébranlés.

De retour au logis qu'il regagna difficilement par une grosse pluie d'automne mêlée de neige, il ne put fermer les yeux que tard dans la matinée. A peine dormait-il depuis quelques instants d'un sommeil agité, lorsqu'il fut éveillé par son ami Voisin, qui se tenait droit et pâle comme un fantôme au chevet de son lit.

—Voyons, cher ami, vous dormez bien tard pour un homme qui n'a pas rencontré ses billets.

—Qu'est-ce donc ? Qu'y a-t-il ?

—Moi qui suis plus matineux que vous, je viens déjà de voir l'avocat de la banque de Québec, et....

—Que me chantez-vous là ? Encore cette histoire ? Vous êtes bien ridicule avec votre panique.

—Pas du tout. J'aime à voir le danger en face...et une fois que j'ai tout vu, je m'exécute de bonne grâce.... quand je ne puis faire autrement.

—Oui, comme feu M. La Palisse.

—Enfin, pour moi, c'est fini.

—Comment, fini ?

—J'ai donné une confession de jugement.

—Vous avez bien fait ; ça vous sauvera des frais.

—M. X...qui n'a pas l'honneur de vous connaître, m'a prié de vous demander si vous vouliez en faire autant.

—Sans doute. Dites-lui que j'irai le voir demain ou après-demain.

—Il m'a remis une confession de jugement toute dressée, par laquelle vous reconnaissez en même temps avoir reçu copie du *writ* et de la *déclaration*.

—A la bonne heure. Donnez, je vais signer. Trouvez seulement dans mon pupitre une plume et de l'encre.... Bien....voilà une affaire faite.

—Qui n'est pas bien profitable.

—Bah ! ce n'est qu'une simple formalité.

—Vous croyez ?

—Mais pour qui prenez-vous M. Wagnaër ?

—M. X....voudrait aussi avoir la signature de M. Dumont, le *conseil* qu'ils vous ont donné. Il m'a prié de passer chez lui. Il dit que ça sera plus régulier.

—Tiens, c'est vrai, je ne suis majeur qu'à moitié. Attendez un peu, je vais vous donner une note pour M. Dumont....Bien....je lui explique cela en deux mots, je lui dis que c'est une pure formalité. A présent, partez et laissez-moi dormir !

## III

## PAS DE TEMPS A PERDRE



NOTRE vie, a dit Pindare, *est le songe d'une ombre*. On pense ainsi au déclin de sa carrière ; mais dans la jeunesse, lorsque tout lui sourit, lorsque tout brille autour d'elle du plus vif éclat, lorsque le monde lui apparaît comme un trésor inépuisable de voluptés et d'enchantements, lorsque les passions tumultueuses et folles l'entraînent comme par la main, *l'ombre a le tort de se croire quelque chose et elle prend son rêve au sérieux*.

Une nouvelle existence s'ouvrait pour Charles. Il n'était déjà plus l'étudiant ignoré, cultivant pieusement dans son cœur, après l'amour de Dieu, celui de sa mère, et de sa sœur et de son frère absent ; c'était au contraire l'homme du monde dans toute sa gloire, se livrant au tourbillon des plaisirs, ne croyant à rien de sérieux et ne doutant d'aucune chose frivole.

Clorinde passait l'hiver à Québec chez une de ses amies. Charles la voyait souvent, et c'était à elle et à son entourage qu'il devait la transformation de ses goûts et de ses habitudes. Les salons où il fut introduit lui parurent éblouissants, comparés à ceux où son ami Voisin l'avait conduit l'hiver précédent. Ce dernier fut mis à même de faire la comparaison, car Charles à son tour devint son *cicerone* ; à la suite du brillant cavalier on remarquait toujours son gauche et disgracieux ami, ce que Clorinde appelait *une ombre au tableau*.

Cet hiver de 1831 à 1832 fut à Québec un des plus gais

et des mieux fêtés. Le terrible fléau qui ravageait alors l'Europe jetait bien comme un pressentiment de sa venue ; mais cela même servait à augmenter la soif des plaisirs. On s'étourdissait à l'envi sur un avenir que l'on ne connaissait pas encore dans toute sa hideuse réalité. Je ne sais qui, d'ailleurs, avait inventé une théorie du choléra à l'usage des salons, la plus rassurante du monde. Il ne devait y avoir absolument que les gens pauvres, mal-propres, intempérants, vicieux, la canaille enfin, qui seraient emportés par l'épidémie. Le choléra *n'oserait* certainement point s'attaquer aux gens *comme il faut*.

Ce n'étaient donc que bals, festins, pique-niques et amusements de tout genre. Belle, enjouée, riche et considérée, Mlle Wagnaër, avec quelques-unes de ses amies, était, pour bien dire, à la tête de tous ces divertissements. Elle organisait tout, faisait et défaisait les projets du jour pour le lendemain et, à son lever, au milieu d'une demi-douzaine d'étourdis, rendait des oracles infallibles.

On connaît l'espèce de liberté laissée en Canada, comme partout en Amérique, aux jeunes filles qui, en France, sont si scrupuleusement surveillées par leurs parents. Québec surtout, comme ville de garnison, jouit sous ce rapport d'une renommée peu enviable que lui ont valu les *sketches* et les *narrations* de quelques officiers anglais, beaux esprits et grands mangeurs de cœurs.

La coterie où trônait Clorinde était célèbre par l'éclat des *flirtations* que l'on s'y permettait, et Charles, bien qu'entraîné lui-même dans le tourbillon, ne voyait pas sans quelque inquiétude cette existence folle et bruyante. Sans trop de sévérité, elle lui semblait devoir rendre impossible chez une jeune personne ces sentiments profonds et délicats qui ne ressemblent pas plus aux vagues fantaisies de la coquetterie, que la flamme bleuâtre et fugitive d'un bol de punch ne ressemble à la lueur chaste et paisible de la lampe suspendue à la voûte du sanctuaire.

Quelquefois le souvenir de son premier amour passait dans son esprit. Seulement l'effet de ces apparitions variait suivant les circonstances. Se trouvait-il mécontent de Clorinde, était-il *formalisé* des attentions qu'elle recevait de quelques autres jeunes gens, il lui semblait alors que la pauvre enfant du village, seule, savait aimer. Était-il fier de ses succès, des bouffées d'orgueil obscurcissaient-elles sa mémoire, il rougissait alors en lui-même de la petite paysanne.

Ses affaires lui donnaient bien aussi de temps à autre quelques petites inquiétudes. Son établissement de la *rivière aux Écrevisses* demandait beaucoup d'argent et n'en rapportait pas encore. Les fonds mis à sa disposition avaient été sérieusement entamés par les dépenses qu'entraînaient ses nouvelles habitudes. Le jugement rendu contre lui pouvait s'exécuter d'un jour à l'autre. Sur ce point, cependant, il se rassurait en se disant que M. Wagnaër saurait bien y voir. Son mariage prochain répondait à tout.

Il y avait quelques jours qu'il n'avait pas vu Clorinde, lorsqu'il trouva chez lui, au retour de l'étude, un billet à l'enveloppe dentelée et parfumée.

Mlle Wagnaër désirait lui parler le plus promptement possible.

Vivement intrigué par cette étrange missive, il vola plutôt qu'il ne courut chez madame L.... chez qui Clorinde passait l'hiver. Il trouva celle-ci recevant avec la demoiselle de la maison la visite de deux jeunes personnes de la même coterie. Elle conserva le calme et le sang-froid qui ne doivent jamais abandonner une femme du monde, même dans les moments les plus critiques. La conversation fut reprise au point où elle avait été interrompue par l'entrée de Charles.

—Pour moi, dit l'une des jeunes filles, je trouve en effet que Émilie n'est pas supportable. Elle s'imagine que

nous la méprisons et elle nous fait à peine l'honneur de nous saluer.

—Oh ! il faut lui pardonner, elle est si bonne, reprit Clorinde.

—C'est ce que je dis à ma sœur. Et puis les personnes qui n'ont qu'un pied dans la bonne société, comme elle, sont toujours si susceptibles.

—Je lui ai fait hier une petite méchanceté. Je lui ai demandé quelle robe elle comptait mettre demain pour le bal de madame Norton.

—C'était bien mal, cette pauvre enfant, lui faire avouer qu'elle n'était point invitée.

—Tu es trop bonne. Tu n'as donc point remarqué que Émilie s'étudie à nous faire la leçon ?

—Oui, elle a toujours quelque petit bout de sermon à nous répéter. Cela n'est pas agréable.

—Chez madame de P.... elle n'a pas dansé deux fois de la soirée. On peut moraliser à moins.

—C'est cela, la solitude conduit vite à la perfection chrétienne.

—Ah ! M. Guérin, vous n'étiez point chez Mme de P... ?

—Voilà une question bien indiscrete et qui fait rougir Clorinde.

—A quoi pensais-je donc ? Clorinde n'y était point non plus.

—Que Jane Wilby était laide ce soir-là !

—Et quelle toilette !

—Elle était pourtant bien heureuse. Le capitaine R... a valsé deux fois avec elle ; elle ne se possédait point d'orgueil.

—Sa sœur se marie.

—Avec qui, grand Dieu ! C'est bien la plus laide petite personne que je connaisse.

—Avec le jeune F...

—Mais elle a deux fois son âge !

—Vous n'avez donc point remarqué qu'au dernier *pique-nique* à Montmorency, il a toujours conduit le traîneau de Julie ?

—Oh ! je m'en souviens... ils ont failli glisser dans le gouffre.

—Il va d'abîmes en abîmes, ce pauvre jeune homme.

—Comment dites-vous cela en latin, M. Guérin ?

—*Abyssus abyssum invocat.*

—C'est très joli... *amicus amicum invocat.* Il faut que je m'en souviennne.

Celle qui faisait ainsi provision de science était le bel esprit, le *bas bleu* de la coterie. Elle n'était ni jeune, ni belle, ce qui va sans dire, mais un peu spirituelle et beaucoup méchante. Elle avait eu de grandes prétentions à l'égard du jeune F..... et Clorinde, malgré toute la bonté qu'elle affectait, s'était permis de venger son amie Émilie, assez habituellement maltraitée par ces demoiselles, en annonçant le mariage de Julia Wilby. Comme on voit, le coup avait porté.

Après toute une heure de conversation sur le même ton, où l'on se donna, à la dérobée, force coups de griffes, tout en faisant patte de velours et s'appelant *ma chère*, ces tendres amies purent se décider à une séparation, en se promettant bien de se revoir le lendemain pour recommencer le même jeu.

La demoiselle de la maison sortit avec elle, laissant Charles seul avec Clorinde.

Mlle Wagnær pâlit rapidement et une expression de malaise se répandit sur tous ses traits, comme si elle fût retombée sous le coup d'une émotion pénible, suspendue seulement pour quelques instants.

—M. Guérin, dit-elle après un long silence, vous avez dû trouver ce billet bien étrange. Vous rappelez-vous bien notre dernière conversation ?

—Oh ! parfaitement.

—Vous m'avez dit vous-même qu'il était temps de mettre nos parents dans nos confidences, et nous étions



convenus que vous feriez un effort pour aborder ce sujet délicat devant mon père dont la présence, dites-vous, vous impose tant. Eh ! bien, je viens d'apprendre quelque chose que je ne puis

vous dire, mais d'où je conclus qu'il n'y a pas de temps à perdre. Vous avez le plus grand intérêt à ce que tout soit arrêté et décidé tout de suite. S'il vous est possible de partir pour R. . . , il faudrait le faire au plus vite. Il est bien probable que mon père ne vous donnera point de réponse immédiate et il ajournera, je pense, notre mariage, s'il y consent, à une année ou peut-être plus loin ; mais d'après ce que je vois, vous avez le plus grand intérêt à faire cette démarche à présent.

Clorinde était pâle, elle respirait à peine, et dans l'agitation où elle se trouvait, nul doute que Charles lui aurait arraché son secret, si la dame de la maison qui entra dans ce moment n'avait pas interrompu leur tête-à-tête.

Mlle Wagnaër fit disparaître aussi promptement qu'elle le put, les traces de son émotion, et une conversation assez indifférente s'établit entre ces trois personnes.

Comme il allait se retirer, Charles remit à Clorinde une petite croix de corail qu'elle saisit avec empressement. . .

—Que je suis heureuse, dit-elle, où avez-vous trouvé cela ?

—L'autre soir en sortant de la soirée de madame Wilby, j'ai ramassé cette petite croix près du seuil de la porte. J'allais demander à quelques dames qui sortaient si elle leur appartenait, lorsque je lus distinctement ces lettres C. W. et la date 22 juin 1822. Je fus frappé de vos initiales et je vous cherchai ; mais vous veniez de partir.

—C'est bien étrange que ce soit vous qui me remettiez cette petite croix ! Je l'ai bien cherchée et j'ai été bien en peine. Je suis doublement heureuse de la retrouver de cette manière. Cela me paraît un heureux présage.

—Que veut donc dire cette date ? Et quel mystère y a-t-il ?

—Vous saurez cela plus tard, répondit Clorinde tristement. Puis elle ajouta vivement :

—Irez-vous demain chez madame Norton ?

—Est-ce que vous y serez ?

—Oui, je compte y aller. Si vous venez, n'amenez point ce monsieur Voisin qui ne se sépare pas de vous plus que votre ombre.

—Mais pourquoi donc ? Quel mal vous fait ce pauvre garçon, qui chante continuellement vos louanges et les miennes ?

—Il ne me plaît pas.

—Oh ! cela est péremptoire : c'est un homme jugé et condamné. *Il ne vous plaît pas !* il faut le tuer, je pense ?

—Il est cependant bien poli et bien aimable, ce monsieur, remarqua madame L.... De nos jours où les jeunes gens ne portent leurs attentions qu'aux demoiselles à marier et sont même peu courtois pour les *mamans*, et les dames qui ne dansent point, je l'ai trouvé plein d'égards et d'une politesse tout à fait de bon genre.

Charles sut trouver quelques paroles convenables et assez galantes pour expliquer les attentions dont parlait la dame de la maison, après quoi il prit congé d'elle et de Clorinde.

Pierre-J.-Q. Chauveau.

(A suivre)

## UNE VILLEGIATURE IMPERIALE

---

(*Suite et fin*)

**S**UR le plateau du parc de chasse, dans ce quartier figurant une sorte de labyrinthe que l'on appelle le "Bosquet," on avait jadis aménagé en piste une large allée circulaire : cette piste, bien gazonnée, coupée d'obstacles, ayant été remise en état sur les ordres de l'impératrice, plusieurs fois par semaine Sa Majesté s'y exerçait à sauter la haie, le mur, le fossé, la banquette irlandaise, etc.

Certain jour, soit par inadvertance, soit pour accoutumer son cheval à aborder chacune des faces de l'obstacle, la comtesse Hohenembs prit la piste à revers ou, pour mieux dire, s'engagea dans le sens opposé à celui qu'elle avait pour habitude de suivre. Le hunter franchit sans faute une première haie, puis le fossé, mais toucha le mur et fit panache : l'impératrice, par chance désarçonnée, fut projetée contre une grosse cèpée de chêne qui la renvoya brutalement en raquette, et la voilà couchée à terre, inerte et sans mouvement : elle était évanouie !

Affolé, le vieil écuyer se précipite à bas de son cheval et court à l'infortunée princesse qui, les yeux clos, le visage livide, semblait privée de vie. Que faire ? Il est seul, le bosquet est désert, personne à portée de voix : va-t-il enlever l'impératrice dans ses bras et tentera-t-il de franchir, chargé de son précieux mais pesant fardeau, les 200 mètres qui séparent la piste du château ? Ou bien faut-il qu'il se décide à abandonner Sa Majesté pour aller chercher du secours ? C'est à ce dernier parti qu'il se

résout. Tout haletant, il arrive au perron et crie au laquais qui fait antichambre : *The doctor ! Her Majesty is half dead !* La dame d'atours de service qui, de sa fenêtre, a vu passer l'Anglais, devinant un malheur, n'a fait qu'un bond de sa chambre au vestibule : elle appelle la lectrice, prévient le baron Nopcsza, en un clin d'œil toute la maison est sur pied ! Le valet personnel de Sa Majesté, aidé de l'intendant, s'empare d'une chaise longue à défaut de brancard, et, guidés par l'écuier, on court à l'endroit où gît la souveraine toujours en syncope. On la ranime à grand'peine et avec toutes sortes de précautions, car la souffrance lui arrache un gémissement aussitôt qu'elle fait un mouvement ; on la transporte au château. Mais le médecin qui ne paraît point ! Avec sa bonne grâce accoutumée, la comtesse Hohenembs l'a autorisé à s'installer en famille aux Petites-Dalles : chaque matin, il monte à Sassetot, et après s'être assuré qu'aucun membre de la colonie impériale ne réclame ses soins, il regagne son *home* ; aussi, est-ce vainement qu'on l'a cherché dans le parc et aux alentours : enfin, une voiture dépêchée à son domicile le ramène. Grâce à Dieu, le praticien ne constate pas de fracture et laisse espérer qu'il n'existe pas de lésion interne : il ne pourra, toutefois, se prononcer sur ce point qu'après un nouvel examen, lorsque les phénomènes nerveux consécutifs à la commotion auront disparu.

Si la petite cour est bouleversée, je vous le donne à penser ! la physionomie du château a pris tout d'un coup des airs funèbres ; on se parle à voix basse, les visages sont mornes : les sémillantes Autrichiennes, d'ordinaire rieuses et enjouées, sont devenues ténébreuses ; leurs collègues, ces mondains de carrière, ennemis pour cela des choses tristes, ont la figure sombre. Sans cesse, on revient sur les audaces de l'impératrice pour les déplorer ; on ne se lasse pas de dissenter sur les causes de la chute et

on maudit l'écuyer qui n'en peut mais. On n'est pas non plus sans se demander si, quelque complication venant à se produire, le séjour en Normandie ne serait pas forcément prolongé ; un pessimiste, ou peut-être un taquin, fin gourmand des plaisirs de Vienne, ne va-t-il pas jusqu'à parler d'un hiver à Sassetot ! Oh ! ce fut une soirée lugubre que celle de ce jour néfaste, chacun broyant du noir à qui mieux mieux.

Par surcroît, on était sans révélation de l'empereur : le grand maître avait sur l'heure télégraphié en chiffres à la Hofburg l'accident dont l'impératrice venait d'être victime, et il était impatient de recevoir une réponse qu'il pût mettre sous les yeux de la souveraine, cette réponse n'arrivait pas !

Durant toute la nuit, le bureau de Sassetot, auquel le ministère des télégraphes avait adjoint un employé possédant la langue allemande, resta en permanence, mais inutilement, la fatalité ayant voulu qu'à ce moment, François-Joseph fût absent de Vienne. Afin d'échapper pendant quelque vingt-quatre heures aux soucis des affaires de l'État, l'empereur était parti pour le Tyrol à l'improviste, et, perdu dans les montagnes, il y chassait l'isard : c'est ainsi qu'il apprit le danger couru par son auguste épouse, deux jours seulement après l'événement, alors que déjà l'état de Sa Majesté n'inspirait plus d'inquiétude à ses entours.

En effet, dès le lendemain de la terrible chute, le docteur affirmait qu'aucune suite grave n'était à redouter. Il n'avait diagnostiqué qu'une courbature douloureuse et il assurait qu'après une quinzaine de repos, Sa Majesté pourrait reprendre à peu près sa vie. Le fait est que, trois semaines durant, l'impératrice ne quitta guère son lit de repos et ce fut durant la période de convalescence de Sa Majesté que François-Joseph vint, dans le plus strict incognito, passer quelques jours à Sassetot. Le secret de

cette visite fut bien gardé, car la presse n'en souffla mot, ni en France ni en Autriche. On ne devine pas très aisément, à ce propos, comment put être mis en défaut le flair de certain limier appointé par un journal de Vienne pour faire la chasse aux racontars et l'en approvisionner. Sa bredouille devient assez inexplicable si l'on sait qu'il était parvenu à nouer des intelligences avec le personnel de l'écurie, tellement que l'un des cochers parisiens, convaincu de l'avoir trop exactement renseigné sur les faits et gestes du château, fut séance tenante congédié par l'intendant. Peu importe, au surplus, le mutisme du reporter, qu'il ait été involontaire ou peut-être commandé, Sassetot n'en revendique pas moins et à bon droit l'honneur d'avoir été visité par François-Joseph, empereur et roi d'Autriche-Hongrie.

Un matin, vers la fin d'août, arrivaient au château deux étrangers qu'avait amenés de Fécamp un landau de la maison. Rien qu'à considérer l'air affairé des serviteurs, l'attitude empressée, pour ne pas dire troublée, de la suite impériale, on se rendait compte que les nouveaux venus étaient personnages de très haute marque ; mais peut-être n'eût-on pas sur-le-champ deviné l'empereur, s'il ne se fût, pour ainsi dire, trahi lui-même.

Descendu seul au jardin, dans le courant de l'après-midi, l'inconnu, celui dont le grand air eût suffi à dévoiler le rang, se promène de long en large devant le château comme attendant quelqu'un : bientôt la porte s'ouvre et l'archiduchesse Valérie se précipite en coup de vent à la rencontre du mystérieux personnage : celui-ci la soulève de terre, l'embrasse à pleins bras et le couple s'engage dans les allées du parc : la fillette gambade, rit et gazouille tout à la fois, puis s'interrompt brusquement pour échanger une caresse avec son grand ami qu'elle tient par la main. Lui, semble tout ravi d'aise, répond gaiement aux propos de l'enfant et la regarde en heureux d'arrêter

ses yeux sur l'être adoré. Impossible de s'y tromper, les câlineries de l'une sont celles d'une fille aimante et les façons affectueusement émues de l'autre, celles d'un père tendre. Témoin par hasard de tout ce petit manège, un Sassetotais, frappé d'ailleurs de la ressemblance de l'étranger avec les portraits de François-Joseph, s'en alla droit au valet de chambre de l'impératrice :

—Eh ! mais, lui dit-il à brûle-pourpoint, c'est l'empereur qui est arrivé ce matin de Fécamp ?

Le bon Autrichien secoue d'abord négativement la tête, puis mettant un doigt sur sa bouche :

—Chut ! fit-il, Sa Majesté ne veut pas qu'on sache sa présence ici.

C'est ainsi que les soupçons du curieux se changèrent en certitude.

Durant les trois jours qu'il demeura à Sassetot, l'empereur, soit qu'il craignît d'être reconnu, soit qu'il eût besoin de repos, ne sortit de l'enceinte du parc que pour descendre aux Petites-Dalles, et sa personne n'y fut point remarquée. Sa Majesté s'éclipsa, du reste, aussi discrètement qu'elle était venue, et sauf la suite autrichienne, nul ne prit garde au départ du chef de la monarchie austro-hongroise.

Cependant l'impératrice se remettait peu à peu ; d'abord étendue sur une chaise longue, on la portait sous les arbres, et, entourée de ses dames, elle y faisait salon.

Puis, elle put risquer un tour en voiture, enfin, elle reprit ses bains de mer ; mais le cheval, il n'y fallait pas songer. Par quoi remplacer ce port, le meilleur des passe-temps au gré de Sa Majesté ? Elle eut la pensée d'essayer de la mer. Un joli yacht, loué à Trouville par l'intendant, vint s'amarrer dans le port de Fécamp, et lorsque le temps était favorable, il s'en allait mouiller par le travers des Petites-Dalles, prêt à obéir aux désirs de la souveraine.

Durant le mois d'août, la mer est le plus souvent calme

sur la côte normande ; un orage, un grain viendra bien l'agiter, mais elle n'est pas encore irritable et couramment de méchante humeur, comme elle le sera, vienne la Toussaint. Au mois d'août, il suffit d'une nuit sereine pour que les vagues cessent de moutonner. En 1875, par une heureuse chance, la saison fut exceptionnellement plaisante ; toute une série de belles journées favorisa les excursions de l'impératrice.

La comtesse Hohenembs, ayant pris goût au yachting, visita les ports et la plupart des criques fréquentées par les baigneurs qui, de Dieppe au Havre, font coin dans la falaise.

L'une de ses premières promenades eut pour but Étretat, dès ce temps plage en vogue aussi goûtée de l'artiste pour son site grandiose et pittoresque que prisée des gens de bel air pour sa colonie joyeuse et boulevardière. A l'heure du bain, entre dix heures et midi, le monde de l'endroit se donne rendez-vous à la grève : hommes et femmes, allongés sur le galet, devisent, caillètent ou flirtent à qui mieux mieux, besognes captivantes sans doute, mais nullement incompatibles, bien au contraire, avec la poursuite de la nouvelle, de l'incident, voire même du malicieux cancan, susceptibles d'intéresser ou d'égayer une coterie. Jugez si le yacht impérial s'embossant à quelques encâblures du casino dut intriguer cette belle collection de désœuvrés !

Quel est le nabab qui vient montrer ses couleurs dans les eaux d'Étretat ? Cette élégante qui, de son bateau, lorgne les grappes multicolores de merveilleuses et de farauds en espalier du bord de l'eau jusqu'aux cabines, est-ce une grande ou une petite dame ? (A distance, le doute est pardonnable.) Le petit navire bat, il est vrai, pavillon tricolore, mais la flamme jaune et noire qui flotte en haut de la mâture, semble indiquer la présence à bord d'une personnalité de nationalité étrangère.

Les curieux s'informent de-ci, de-là, mais sans succès : que ne s'adressent-ils à ce vieux matelot qui, le dos appuyé contre une caloge, contemple la mer en fumant tranquillement sa pipe ? Il leur dirait que le yacht, il le reconnaît bien ; souvent il l'a vu croiser dans la baie de Seine, Trouville est son port d'attache, il appartenait à M. X\*\*\*, mais aujourd'hui il ne porte pas le guidon de son propriétaire : c'est le drapeau autrichien qui le remplace. Nul doute qu'il ne soit le bateau affrété par l'impératrice.

Tous ces détails, le brave marin les conte aux douaniers de garde sur le perret, et ceux-ci, plus bavards que le loup de mer, ne tardent pas à ébruiter la chose.

Entre temps, la cloche des hôtels carillonne, celles des villas font écho ; c'est l'heure du déjeuner qui sonne : on s'arrache aux charmes du galet, comme à regret on tourne le dos à la mer, péniblement on escalade les mamelons de gravier roulant et bientôt la plage est à peu près déserte.

La comtesse Hohenembs, qui ne se souciait pas d'être le point de mire de trois ou quatre cents paires d'yeux, allait peut-être bien renoncer à débarquer, mais voyant les rangées de flâneurs s'éclaircir et ceux-ci, les uns après les autres, abandonner la grève, elle se fait mettre à terre par son canot, persuadée qu'elle va pouvoir, en vulgaire touriste, circuler dans le joli bourg.

Elle avait compté sans la vigilance du monsieur bien informé, de l'homme gazette, auquel rien ne peut échapper, que rien ne laisse indifférent. Important, parfois importun, le personnage va, vient, s'agite, bourdonne, un peu à la façon de la mouche du coche, opinant, conseillant, s'imposant à toutes les coteries que, du reste, sa faconde amuse. Bien qu'il n'ait découvert ni les fameuses Aiguilles ni la Manneporte, bien qu'il ne puisse, à aucun degré, revendiquer la gloire d'avoir inventé le Scarborough

normand, quoique ne possédant même pas une de ces barques de pêche hors d'usage dont Maupassant avait su se faire un coquet réduit, notre monsieur croirait assez volontiers qu'Étretat est sa chose, presque son empire, si déjà le gros aubergiste du lieu n'avait été sacré roi d'Étretat par Bertal, le spirituel caricaturiste ; en réalité, le cher homme ne joue d'autre rôle, malgré ses prétentions diverses, que celui de reporter verbal ; mais, ce rôle, il s'en acquitte avec une superbe ardeur : le moindre incident, il en est informé, et toutes les circonstances, il les sait par le menu ; aussi s'est-il mis en quête de renseignements et sur le yacht et sur la qualité de ceux qui le montent ; il a fait jaser les gabelous, interviewé plusieurs pêcheurs, et des indications qu'il a recueillies, il ressort que le bateau mouillé devant le casino est bel et bien celui de l'impératrice d'Autriche ! La femme élégante aperçue sur le pont n'est autre que Sa Majesté, on l'a vue descendre à terre et elle se promène incognito dans la Grande-Rue.

Voilà ce que raconte à tout venant le *Moniteur* plus ou moins officiel de la plage, sans même attendre qu'on l'interroge, et beaux messieurs et belles dames de s'en aller en bande à la recherche de l'impératrice. Elle est aisément reconnaissable et ne tarde point à être devinée : assez indiscretement, on la croise et on la recroise ; ce manège, la comtesse Hohenembs s'en aperçoit et, visiblement, s'en agace ; que le Cauchois simple et naïf la dévisage, elle y consent, mais elle n'entend point se donner en spectacle au badaud parisien. Le grand éventail qui lui sert habituellement de parasol, elle s'en fait un écran, mais il ne cache pas suffisamment sa personne aux regards importuns ; abandonnant alors le centre du village, elle se dirige vers la Passée : mais, quoi qu'elle en ait, elle n'arrive point à dépister les fâcheux ; de guerre lasse, un peu énervée, pour ne pas avoir à traverser

la grève, elle renonce à son yacht et se décide à regagner Sassetot en voiture par la jolie route qui relie Étretat à Fécamp.

A Dieppe, au Havre, à Trouville, qu'elle visita successivement, l'impératrice passa inaperçue et n'eut point à se soustraire à ces inconvénients de la grandeur que d'aucuns tiennent pour agréments et ne se privent pas de rechercher.

Quelquefois, aux excursions le long de la côte, Sa Majesté préférait une poétique rêverie en vue des Dalles. En digne princesse de sa noble maison, de temps à autre il lui plaisait, mollement bercée par les langoureuses ondulations de la vague, de s'envoler au pays des songes ; mais, au lieu d'un fastueux esquif tiré par un beau couple de cygnes, elle s'arrangeait de la barque du baigneur des Dalles. Celui-ci, mi-paysan, mi-matelot, balourd, pour ne pas dire incongru, vous enlevait dans ses bras l'impériale Majesté, sans même s'apercevoir qu'au coin de sa bouche son " brûle-gueule " restait vissé, et la portait à son bateau. On poussait au large, et la comtesse Hohenembs, n'ayant pour toute suite que " Shadow," s'en allait, croisant pendant des heures devant les falaises entrecoupées de valleuses, qui se dressent en muraille de Saint-Pierre-en-Port à Veulettes.

Pas banal, l'équipage montant le bachot, et vraiment digne de tenter un peintre philosophe : une impératrice-reine d'Autriche-Hongrie, un dogue et un vieux matelot : la souveraine perdue dans ses pensées, le molosse somnolent aux pieds de sa maîtresse et le brave marin fumant béatement sa pipe, sans idées peut-être, à coup sûr rien moins que troublé d'un tête-à-tête avec l'une des plus hautes majestés du monde.

" — Eh bien, père Benoni, lui disait un jour, pour le faire jaser, un châtelain des environs, il est donc vrai que vous promenez l'impératrice dans votre bateau ? Vous

devez être joliment embarrassé de naviguer seul à seul avec une aussi grande dame ; vous n'osez pas, pour sûr, deviser avec elle ?

“ — Vous croyez ça, vous ! mais elle est tout plein causante, l'impératrice, et brin fière ; plus souvent que nous ne bavardons point, de temps en temps, je lui dis des raisons, et puis elle m'en dit d'autres.”

Essentiellement imaginative, les splendeurs de la nature savent attirer Élisabeth d'Autriche mieux que les merveilles dues au génie de l'homme : brave jusqu'à la témérité devant le danger, ainsi que nombre de vrais vaillants, au contact du monde elle devient comme timide, et pour cela, non seulement elle ne le recherche point, mais bien plutôt elle l'évite. De même que Sa Majesté négligea de visiter Rouen et ses magnificences architecturales, de même elle ne consentit à recevoir aucune des personnes de qualité habitant les environs : il en était pourtant certaines de noble maison ! Ni le prince de M... L..., le seigneur du féodal Cany, ni la duchesse de L... H..., dite “ la bonne duchesse ” par les gens d'Anglesqueville, ne furent admis à faire leur cour à la souveraine ; pas plus que, fine fleur de l'aristocratie de la région, le marquis et la marquise de M..., les châtelains de l'artistique Baclair ! et cependant l'ancestrale demeure abritait alors deux jeunes filles d'élite, vrais types de charme et de beauté, égales en mérites et en perfections, dont l'une, peu après, devait, grâce à sa supériorité personnelle plus encore qu'à ses quartiers de noblesse (1), d'être choisie comme dame d'honneur par l'impératrice elle-même.

Le cardinal de Bonnechose, du moins le bruit en courut, aurait sollicité une audience de Sa Majesté, et, non sans quelque dépit, se serait heurté, lui aussi, à un inflexible

(1) Les dames de la Croix étoilée font preuve, du côté paternel comme du côté maternel, de seize quartiers de noblesse.

véto ; quant aux fonctionnaires de tout ordre et de tout rang, ils étaient, bien entendu, rigoureusement consignés. Le sous-préfet d'Yvetot, un audacieux, un jeune, trop confiant sans doute dans ses effets d'habit brodé, ne s'avisait-il pas que la règle commune n'était pas faite pour lui, et voilà que, par une belle après-midi, il débarque en grand uniforme manifestement préparé à paraître devant la souveraine !

Le pimpant mandarin de l'arrondissement d'Yvetot époussète ses chamarrures et tout en enfilant ses gants d'ordonnance, se dirige, important et satisfait, vers la principale grille du parc.

Le portier, ancien militaire que le galon impressionne, s'est aussitôt avancé, chapeau bas, à la rencontre de M. le sous-préfet, et sur sa demande, le conduit auprès du majordome.

Le factotum de la cour autrichienne, aussitôt qu'il est informé de l'objet de sa démarche, représente au fonctionnaire de la République les ordres formels de Sa Majesté, cherchant à lui faire entendre que toute insistance sera vaine ; néanmoins, afin de mettre sa responsabilité à couvert, il accompagne le solliciteur chez le baron Nopcsza.

M. le sous-préfet a, cela va sans dire, amoureusement élaboré le petit discours qu'il se propose de débiter à l'impératrice ; au risque de se répéter, il en sert quelques bribes au grand maître :

“ Modeste, mais zélé représentant du gouvernement du maréchal, il a cru de son devoir de venir saluer l'auguste Majesté qui a daigné choisir comme lieu de repos ce coin de l'arrondissement dont l'administration lui est confiée, ” etc., etc.

Le baron Nopcsza écoute, avec l'impeccable courtoisie du parfait gentilhomme, l'éloquente adresse, mais se déclare impuissant à lever une consigne qu'il affirme

inviolable. " Sa Majesté saura apprécier le gracieux empressement de M. le sous-préfet, et ne manquera certes pas d'être sensible aux compliments du magistrat distingué auquel incombe la direction politique de la région. Mais la comtesse Hohenembs tient essentiellement à son incognito : c'est pour s'en assurer plus étroitement le privilège et pour échapper à toute obligation officielle qu'elle a préféré Sassetot aux élégantes stations balnéaires du littoral ; elle est même jalouse à ce point du respect de sa solitude, qu'elle a donné ordre d'interdire l'entrée du parc à quiconque n'est pas de la maison ; il ne peut être fait droit au désir exprimé par M. le sous-préfet," etc., etc.

Celui-ci se retire tout ruisselant d'eau bénite de cour et si flatté des raffinements de politesse et d'égards du baron, qu'il est presque consolé de son insuccès. Le majordome l'attend dans l'antichambre pour lui faire honneur, va l'escorter jusqu'à la porte du parc, mais à peine sont-ils hors du château, que l'impératrice apparaît au tournant d'une allée ; à tout prix il faut éviter que la souveraine surprenne la belle tunique aux passementeries d'argent, il y va pour l'intendant d'une verte semonce, sinon de pis encore : au diable la dignité du sous-préfet ! Qu'il entre dans le fourré et se dissimule derrière une cépée !! Le personnage galonné, passablement troublé lui-même, se glisse sous bois sans barguigner et la souveraine, qu'il rêvait tout à l'heure de saluer en termes pompeux, dont il espérait en retour au moins un mot aimable, il doit se contenter de la regarder passer, tapi dans un buisson, non pas précisément en malfaiteur, mais, sans conteste, en vulgaire indiscret.

Cependant la saison avance, les jours raccourcissent ; en même temps que l'atmosphère, la mer se refroidit, la pleine eau perd de son agrément et de sa vertu ; Sassetot et la campagne cauchoise ont épuisé toute leur réserve de charme, les arbres du parc deviennent sévères,

aux fleurs ont succédé les fruits, les champs ont dépouillé leur chatoyante parure d'été : plus de tapis de velours écarlate, plus de tenture jaune d'or, plus de décor bleu d'azur ; le trèfle est fauché, le colza scié, le lin arraché ; la terre apparaît revêtue de sa livrée d'automne, mi-grise, mi-verte ; chaque jour la nature s'assombrit et le paysage se ternit, les hirondelles préludent à leurs adieux, et, comme nos gentils hôtes d'été, Sa Majesté se prépare à quitter le toit que sa présence pare et ennoblit depuis bientôt trois mois. Son départ est fixé au 27 septembre. Ce jour-là, vers les dix heures du matin, le vénérable curé et l'excellent maire de Sassetot sont réunis dans le salon du château : avant de monter en voiture, l'impératrice a voulu les remercier des attentions dont sa personne a été l'objet, et elle daigne en même temps les assurer du bon souvenir qu'elle emporte de son séjour en pays de Caux.

Fidèles organes de la population, ses deux interprètes, en mettant aux pieds de la souveraine les respectueux hommages de tous, osent la prier d'agréer leurs souhaits d'heureux retour en Autriche, et lui disent en même temps les sentiments de vive reconnaissance des habitants de la région : la générosité de la comtesse Hohenembs s'est en effet manifestée sous maintes formes diverses et les gens de Sassetot n'ont pas seuls profité de sa munificence.

Aux Grandes-Dalles, un incendie détruit la chaumière d'une famille de marins. Dès le lendemain, l'impératrice va visiter les pauvres ruines et donne l'ordre qu'une somme de 500 francs soit remise au brave capitaine des pompiers de Sassetot, pour être répartie entre les victimes du sinistre et ceux qui les ont vaillamment secourus.

La vague, cet infatigable bélier dont les coups sont, à la longue, irrésistibles, a démoli l'épi qui protégeait la grève des Petites-Dalles ; Sa Majesté concourt largement aux frais de sa reconstruction. La comtesse Hohenembs ne peut honorer de sa présence la réunion des courses de Fécamp, ni

assister aux régates ; elle n'en donne pas moins, à ces deux associations sportives, une marque princière de sa bienveillance et leur fait verser à chacune 500 francs.

En guise de carte P. P. C., elle a envoyé 1000 francs au curé de Sassetot et pareille somme au maire de la commune. Ses charités se sont étendues à Saint-Martin, aux Buneaux, à d'autres communes encore, et certainement aussi à bon nombre de nécessiteux dont les noms sont restés ignorés du public.

Les fonctionnaires, les agents des compagnies de chemins de fer, les uns, parce qu'ils avaient, de façon ou d'autre, contribué à l'agrément de sa villégiature, les autres, pour avoir facilité les voyages de Sa Majesté, furent gratifiés, qui de plaques, qui de croix. Au préfet de la Seine-Inférieure, l'empereur conféra le grand cordon de l'ordre François-Joseph ; au maire de Sassetot, à son adjoint, au maire de Fécamp, la croix de chevalier de ce même ordre ; pareille distinction fut octroyée aux chefs de gare de Fécamp, de Beuzeville et à plusieurs autres individualités.

Quant aux particuliers qui, sous une forme quelconque, avaient eu l'occasion de rendre soit à Sa Majesté, soit à ses entours, le moindre bon office, ils ne furent point oubliés. C'est ainsi que l'impératrice voulut que le père Benoni, le baigneur des Dalles, héritât de sa belle cabine-chalet. Un photographe de Fécamp, qui avait fait offrir à Sa Majesté une série de vues de Sassetot et des environs, reçut une superbe bague enrichie de diamants. Des bijoux de valeur récompensèrent certains intermédiaires qui avaient aidé à l'installation impériale : à toute personne, enfin, se réclamant d'un acte d'obligeance, pour minime qu'il fût, envers le monde de la cour, échut quelque précieux souvenir.

Entre temps, le landau impérial survient et s'arrête au perron ; la suite, groupée dans le vestibule, attend non sans impatience le moment du départ ; l'horloge de l'église sonne dix heures et le cortège prend la route de

Fécamp. La foule, massée autour de la gare, se découvre aussitôt qu'apparaît Sa Majesté : les autorités de la ville la saluent à sa descente de voiture et le maire l'accompagne à son wagon ; la gracieuse souveraine remercie le chef de la municipalité de ses obligeances personnelles et de l'attitude correcte et sympathique de la population ; un coup de sifflet retentit, et l'hôte auguste du pays Cauchois dit adieu aux bords de la Manche.

L'inspecteur général des chemins de fer austro-hongrois, chevalier de Klaudy, surveillait la conduite du train, et le trajet de Fécamp à Paris s'affectua sans encombre, mais il donna lieu à un petit incident dont le maréchal de Mac-Mahon fut le héros légèrement désappointé.

L'illustre soldat, alors Président de la République, assistait aux grandes manœuvres, qui, cette année-là, s'exécutaient dans le département de l'Eure ; sachant que la machine remorquant les voitures autrichiennes serait changée à Vernon, le chef de l'État s'était promis de profiter de quelques minutes d'arrêt pour offrir à Sa Majesté un témoignage de sa haute déférence et lui apporter ses vœux de bon voyage ; malheureusement, ce projet n'ayant germé dans son esprit que la veille, le baron Nopcsza n'en avait pas été informé et il s'ensuivit que cet aimable dessein ne se réalisa point.

Le maréchal, en grande tenue, attendait sur le quai de la gare l'arrivée du train impérial ; aussitôt qu'il eut stoppé, un des aides de camp se fit conduire auprès du grand maître et lui exposa le désir du Président de la République. Pris sans vert, celui-ci ne pouvait, bien entendu, adhérer *de plano* à la demande qui lui était faite ; il lui fallait obtenir au préalable l'agrément de Sa Majesté : or, la souveraine, soit qu'elle ne fût point d'humeur à écouter un compliment forcément banal, dût-il lui être adressé par le plus vaillant, sinon le plus éloquent des preux, soit qu'elle fût simplement lasse de la route,

fit répondre qu'elle reposait. Les stores du salon occupé par l'impératrice, soigneusement baissés dès que le groupe d'uniformes avait été en vue, pouvaient donner créance aux motifs de refus allégués par la dame d'atours. Les épilogueurs n'en tinrent pas moins pour une défaite la sieste de la comtesse Hohenembs et d'aucuns se permirent de railler. Quoi qu'il en soit, le grand maître s'empressait d'aller au maréchal, l'assurant que Sa Majesté lui saurait un gré infini d'une démarche aussi éminemment courtoise, l'en remerciait en habile et fin diplomate, et, non sans hâte, regagnait sa voiture. Immédiatement, le train impérial démarrait, courant vers Paris, et le vieil homme de guerre, demeuré sur la chaussée, le regardait filer, gardant la solennelle attitude du général en chef devant lequel passent les régiments, un jour de grande revue, tant soit peu marri tout de même, *in petto*, d'une découverte qu'il ne prévoyait point.

Descendue à l'hôtel Bristol suivant son habitude, Élisabeth d'Autriche, après une demi semaine consacrée au "shopping" obligatoire, à quelques visites, à la ponctuelle exécution du programme qui s'impose à toute Majesté de passage à Paris, s'en retournait à Goedœlœ.

---

Depuis 1875, bien des événements lugubres ou joyeux se sont succédé à Sassetot comme à la Hofburg. Ceux-ci, suivant une loi providentielle, plus nombreux que ceux-là, et de même plus marquants, la douleur grave son empreinte plus profondément que la joie, une mort n'est-elle pas autrement troublante qu'une naissance ! A Sassetot, beaucoup s'en sont allés de ceux qui avaient approché ou admiré de loin l'impératrice ; disparus le vieux curé de la paroisse et le digne maire de la commune ; envolée là-haut la bambine contemporaine de l'accueillante archiduchesse Valérie, et combien d'autres !

La Hofburg n'a pas été mieux traitée !

Il n'est plus, le baron Nopcsza, le grand maître de la cour ; il n'est plus le chevaleresque Rodolphe, dont la mort, comme un formidable coup de foudre, terrifia la monarchie et secoua le monde entier ; il est parti ce prince charmant, ce sentimental aimant, ce fils tendre, ce frère affectueux qui télégraphiait de Schoenbrunn si gentiment à sa sœur le jour de sa fête, le 7 septembre 1875 :

*“ Meine herzlichsten Glueckwuensche zu deinem Mamenstage. Gott segne und beschuetze dich. Mama kuesze ich die Haende (1).*

“ RUDOLF.”

Pour tromper sa douleur, pour respirer un air qui ne soit point saturé de sa tristesse et de ses amertumes, Élisabeth d'Autriche est souvent par voies et par chemins, campant tantôt en Grèce, tantôt en Algérie, hier à Biarritz, aujourd'hui au Cap-Martin, mais, depuis 1875, Sassetot ne l'a pas revue. Son souvenir, après ces vingt années, y demeure néanmoins toujours vivant et son nom vénéré ; partout on la suit ; où qu'elle aille, la respectueuse sympathie des gens de Sassetot l'accompagne et si jamais ces pages tombent sous les yeux de l'auguste souveraine, elles lui diront les traces aimables qu'a gravées, en caractères ineffaçables dans le cœur des Cauchois, la présence au milieu d'eux de la comtesse Hohenembs.

Elle est si profonde, cette empreinte, et la villégiature impériale a si bien fait époque dans notre région que, pour désigner l'année 1875, on dit communément encore de nos jours : “ C'était l'année de l'impératrice.”

(1) “ Mes compliments du fond du cœur pour ta fête. Dieu te protège et te bénisse. Je baise les mains à maman.

“ RODOLPHE.”

Alb. Perquet.

## IMPLACABILITE DE LA MORT

---

**L**E roi dit à la mort : va-t-en, vilain fantôme !  
Viendras-tu m'ordonner de quitter mon royaume ?  
Vois donc tous mes travaux si grands et si nombreux :  
Affermir ma maison, rendre mon peuple heureux,  
Consolider la paix, organiser la guerre,  
Lancer flottes sur l'onde, armer troupes sur terre,  
Vigilance au dehors, vigilance au dedans,  
Lois, traités, bals, banquets, discours,... est-ce le temps  
De songer à mourir ?... " Assez de verbiage," —  
Lui dit soudain la mort, — " dépose ton fardeau..."  
Voilà ses jours comptés... Il expire avant l'âge...  
On le couche dans le tombeau !

Le conquérant superbe à la mort ose dire :  
Est-ce que je te crains ? Avec un doux sourire  
Je t'affronte sans cesse au milieu des combats !  
Mais il faut que je vive : oh ! ne me touche pas,  
Car voilà mon armée : à moi de la conduire,  
Et l'armée ennemie : à moi de la détruire !  
Pourrais-je abandonner mes braves combattants ?  
Je respire victoire et gloire,... est-ce le temps  
De songer à mourir ?... " Assez de verbiage," —  
Lui dit soudain la mort, — " dépose ton fardeau..."  
Voilà ses jours comptés... Il expire avant l'âge...  
On le couche dans le tombeau !

Le ministre de Dieu, brûlant de saintes flammes,  
Repoussera la mort au nom des chères âmes :  
Tant de brebis, dit-il, encor loin du berceau !  
Oh ! que ce soit ma vie, à force de travail,  
D'arracher à l'enfer des milliers de victimes !  
Heureux de les sauver au milieu des abîmes.

J'ouvre le ciel tout vaste aux pécheurs pénitents,  
 Et mon œuvre commence à peine, . . . est-ce le temps  
 De songer à mourir ? . . . “ Assez de verbiage, ”—  
 Lui dit soudain la mort, — “ dépose ton fardeau ” . . .  
 Voilà ses jours comptés . . . Il expire avant l'âge . . .

On le couche dans le tombeau !

O mort, dit le savant, la science est ma vie :  
 Ne me trouble donc pas : laisse-moi, je t'en prie,  
 Étudier à fond les problèmes divers  
 Que je trouve partout au sein de l'univers :  
 Origine des cieux, physique, astronomie,  
 Fossiles, minéraux, mécanique, chimie,  
 Plantes, règne animal, primitifs habitants,  
 Dieu, l'homme, la nature entière, . . . est-ce le temps  
 De songer à mourir ? . . . “ Assez de verbiage, ”—  
 Lui dit soudain la mort, — “ dépose ton fardeau ” . . .  
 Voilà ses jours comptés . . . Il expire avant l'âge . . .

On le couche dans le tombeau !

Le vieillard imposant, à longue barbe blanche,  
 Ne veut pas que la mort sur lui-même se penche,  
 Car ma vie a passé, dit-il, comme un éclair ;  
 Je veux jouir, au moins, de ma saison d'hiver.  
 Au soleil de l'étude et de l'expérience,  
 Plus forte et plus vivace est mon intelligence !  
 Ne pourrais-je pas vivre au delà de cent ans ?  
 Je travaille, je lis, j'écris, . . . est-ce le temps  
 De songer à mourir ? . . . “ Assez de verbiage, ”—  
 Lui dit soudain la mort, — “ dépose ton fardeau ” . . .  
 Voilà ses jours comptés . . . Il expire avant l'âge . . .

On le couche dans le tombeau !

O mort, dira le père, en regardant le monde  
 Où l'orgueil est sans fin, la misère profonde.  
 Il me faut vivre encor pour établir mes fils.  
 Leur avenir me plonge en de sombres soucis.  
 Pourrais-je les quitter sans un noble héritage,  
 Avec d'humbles emplois pour unique partage ?

Non, non, je veux pour eux des biens plus importants :  
 Je veux terres, châteaux, fortune, . . . est-ce le temps  
 De songer à mourir ? . . . “ Assez de verbiage, ”—  
 Lui dit soudain la mort, — “ dépose ton fardeau . . . ”  
 Voilà ses jours comptés . . . Il expire avant l'âge . . .  
 On le couche dans le tombeau !

O mort, dira la mère, au sein de sa famille,  
 De l'œil couvrant ses fils, du bras serrant sa fille,  
 Ces enfants peuvent-ils se passer de mes soins ?  
 Qui connaît mieux que moi leurs multiples besoins ?  
 Je leur enseigne Dieu, la vertu, la prière,  
 J'éloigne de leur cœur l'atteinte meurtrière  
 Du vice, du péché, des méfaits attristants ;  
 Je dirige partout leurs pas, . . . est-ce le temps  
 De songer à mourir ? . . . “ Assez de verbiage, ”—  
 Lui dit soudain la mort, — “ dépose ton fardeau . . . ”  
 Voilà ses jours comptés . . . Elle expire avant l'âge . . .  
 On la couche dans le tombeau !

O mort, n'approche pas, dira la jeune fille  
 Au visage charmant, à la mine gentille,  
 N'approche pas de moi, car je sens dans mon cœur  
 Des élans, des transports, des frissons de bonheur ;  
 Je porte dans mon âme une mer de tendresse  
 Qui s'élançe et déborde en torrents d'allégresse :  
 Le monde entier sourit à mes dix-huit printemps :  
 Je rêve d'aimer, d'être aimée, . . . est-ce le temps  
 De songer à mourir ? . . . “ Assez de verbiage, ”—  
 Lui dit soudain la mort, — “ dépose ton fardeau . . . ”  
 Voilà ses jours comptés . . . Elle expire avant l'âge . . .  
 On la couche dans le tombeau !

L'enfant joyeux, vermeil, plein de force et de vie,  
 Semble dire à la mort : frappe, je t'en défie !  
 Inutile pour toi d'épier tous mes pas.  
 Si jeune ! Assurément tu me respecteras.  
 Tu me permettras bien de fournir ma carrière,  
 Commune ou glorieuse, indigente ou princière.

L'espérance, l'amour, les projets éclatants,  
 Tout m'invite, . . . j'y crois, j'y rêve, . . . est-ce le temps  
 De songer à mourir ? . . . " Assez de verbiage," —  
 Lui dit soudain la mort, — " dépose ton fardeau . . ."  
 Voilà ses jours comptés . . . Il expire avant l'âge . . .  
 On le couche dans le tombeau !

L'homme riche à la mort dira d'un ton terrible :  
 Je souffre d'une soif ardente, inextinguible :  
 Il me faut à tout prix amasser des trésors !  
 Tel a toujours été l'objet de mes efforts.  
 Je compte pour des riens mes épargnes passées.  
 Les richesses du monde exaltent mes pensées :  
 De l'or ! de l'or, de l'or ! dis-je à tous les instants,  
 Pour y plonger mon cœur, mes mains, . . . est-ce le temps  
 De songer à mourir ? . . . " Assez de verbiage," —  
 Lui dit soudain la mort, — " dépose ton fardeau . . ."  
 Voilà ses jours comptés . . . Il expire avant l'âge . . .  
 On le couche dans le tombeau !

L'homme pauvre, à son tour, d'une voix lamentable,  
 Représente à la mort le chagrin qui l'accable :  
 Je n'ai fait jusqu'ici que peiner et souffrir :  
 Me faudrait-il déjà me coucher pour mourir ?  
 Pourtant, j'avais l'espoir de goûter quelque joie  
 Avant de m'en aller . . . Faut-il donc que je voie,  
 Moi seul infortuné, tous les autres contents ?  
 N'importe, j'aime encore à vivre, . . . est-ce le temps  
 De songer à mourir ? . . . " Assez de verbiage," —  
 Lui dit soudain la mort, — " dépose ton fardeau . . ."  
 Voilà ses jours comptés . . . Il expire avant l'âge . . .  
 On le couche dans le tombeau !

O mort, dira la voix stridente de l'impie,  
 Je n'ai jamais connu les bienfaits de la vie ;  
 Je ne m'en irai pas dans un tel désespoir ;  
 Le ciel est-il partout si lugubre et si noir ?  
 Je me suis enivré des voluptés du monde :  
 Rien ne m'a satisfait ; mon cœur gémit et gronde

Irrité, fatigué, tous mes sens palpitants,  
 Je cherche des plaisirs nouveaux, . . . est-ce le temps  
 De songer à mourir ? . . . “ Assez de verbiage, ” —  
 Lui dit soudain la mort, — “ dépose ton fardeau . . . ”  
 Voilà ses jours comptés . . . Il expire avant l'âge . . .  
 On le couche dans le tombeau !

## LEÇON

Puisque l'humanité meurt toujours avant l'âge  
 Où l'on s'attendrait à mourir,  
 Ne serait-il donc pas infiniment plus sage  
 D'être toujours prêt à partir ?

Vous avez des trésors, des idoles chéries,  
 Des travaux doux à votre cœur :  
 Substituez, de grâce, à vos idolâtries  
 Le seul amour d'un Dieu vainqueur !

Vous dites : ma famille, objet de ma tendresse,  
 Moi mort, qui s'en occupera ?  
 Chassez de votre esprit cette amère tristesse :  
 Dieu lui-même s'en chargera !

Vous tous qui gémissiez, n'ayant trouvé sur terre  
 Qu'ennuis, chagrins, déceptions ,  
 Vous trouverez au ciel, près de Dieu, votre Père,  
 Des torrents infinis de consolations !

*F.-X. Burque, Prêtre.*

Fort Kent, Maine, novembre 1898.



## A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

---

**Saint Ignace de Loyola**, par HENRI JOLY. 1 vol. in-12, de la collection "Les Saints."—Paris, librairie VICTOR LECOFFRE, rue Bonaparte, et à Montréal, chez Cadioux et Derome. Prix : 50 cts.

La collection dirigée par M. Henri Joly, ne pouvait tarder beaucoup à donner un saint Ignace de Loyola ; car de l'aveu de tous, amis et ennemis, nul n'a exercé sur l'Église et sur la société moderne une action si étendue, si forte, si persévérante ; et nul aussi, semble-t-il, n'a ouvert un pareil champ de contradiction et de controverse. C'est le directeur même de la collection, c'est l'auteur si admiré de l'originale *Psychologie des Saints* qui a tenu à se charger de cette tâche difficile entre toutes. Des sources précieuses lui étaient ouvertes : il y a puisé avec l'amour de la vérité, mais de la vérité dite avec courage et sérénité. On a peut-être abusé de nos jours du mot de psychologie ; mais M. Henri Joly est bien connu pour être de ceux qui font honneur à la chose. Tous les critiques impartiaux tomberont certainement d'accord que le nouveau saint Ignace est une œuvre de psychologie profonde et claire, autant qu'un morceau d'histoire exact et vivant. Un pareil travail était à faire et nous croyons que le voilà fait. Jamais les *Exercices* de saint Ignace, jamais sa correspondance et ses fameuses *Constitutions* n'avaient encore été analysés avec tant de sagacité, de délicatesse et d'intérêt.

\* \* \*

**Saint Etienne**, par E. HORN, lauréat de l'Académie française. Un volume in-12, de la collection "Les Saints."— Paris, librairie VICTOR LECOFFRE, rue Bonaparte, et à Montréal, chez Cadioux et Derome. Prix : 50 cts.

La collection "Les Saints", dont le succès croissant vient encore d'être attesté par des traductions en langues étrangères, s'enrichit aussi d'un volume sur saint Etienne, premier roi de Hongrie. Il a pour auteur M. E. Horn, dont le nom est honorablement connu en Hongrie comme en France : car s'il appartient au premier des deux pays par ses origines paternelles, il est du second par son séjour et par ses travaux : l'Académie française a déjà couronné, de lui, de délicates études sur les poètes hongrois. Son saint Etienne fait revivre avec beaucoup de couleur les premiers temps de cette monarchie où les moines bénédictins secondèrent si heureusement les nobles efforts du descendant d'Attila pour faire de ces fils de barbares un peuple chrétien, un peuple politique, un peuple brave, capable de défendre l'Occident contre les invasions mahométanes. Le cadre est dessiné avec une érudition précise et sûre : la physionomie du saint roi est rendue bien vivante avec les traits les mieux faits pour provoquer l'admiration et une véritable, une profonde sympathie.

\* \* \*

**L'Animal raisonnable et l'animal tout court**, étude de psychologie comparée, par C. de Kirwan. 1 vol. in-12, chez Bloud et Barral, à Paris, et chez Cadioux et Derome, à Montréal. Prix : 15 cts.

Notre distingué collaborateur M. le comte de Kirwan vient de faire publier, dans la collection éditée par la librairie Bloud et Barral, de Paris, sous le titre général de *Science et Religion*, un remarquable travail intitulé : *L'Animal rai-*

*sonnable et l'animal tout court.* Cette étude avait été destinée à la REVUE CANADIENNE, qui dès le mois de janvier dernier, en avait reçu le manuscrit, mais à cause de l'abondance de copie qu'elle avait alors en main et qui la forcèrent d'ajouter une forme à ses numéros de janvier et février, elle dut renoncer à le publier et renvoyer, bien à regret, le manuscrit à son auteur.

M. de Kirwan dans son introduction expose ainsi le but qu'il s'est proposé : " La question de la différence fondamentale qui sépare l'homme, animal raisonnable, de la bête brute, de l'animal tout court, ou, plus exactement peut-être, l'âme humaine de l'âme animale, serait, croyons-nous, bien près d'être résolue parmi les naturalistes dont les tendances et l'esprit sont sincèrement spiritualistes, si l'on parvenait à s'entendre sur les termes..... Nous voudrions, dans cet opuscule, rechercher les points où la divergence, la confusion apparaissent, et examiner si, en précisant ces points, en rendant aux termes leur signification essentielle, il ne serait pas possible de dissiper les malentendus et d'établir, sur une question de cette importance, un accord si désirable entre esprits également dévoués à la cause de la vérité."

M. de Kirwan a-t-il atteint son but auprès des savants ? Nous ne savons, mais ce qui est certain, c'est qu'il a fait un travail utile et intéressant pour tous ceux qui s'occupent de cette question et n'ont pas le loisir de faire eux-mêmes de longues études.

\* \* \*

**La Prière pour les morts**, par l'abbé LAPEYRADE, premier vicaire de Saint-Nicolas-du-Chardonneret. 1 volume in-18 carré de 320 pages, relié. En vente à Montréal, chez Cadieux et Derome. Prix : 50 cts.

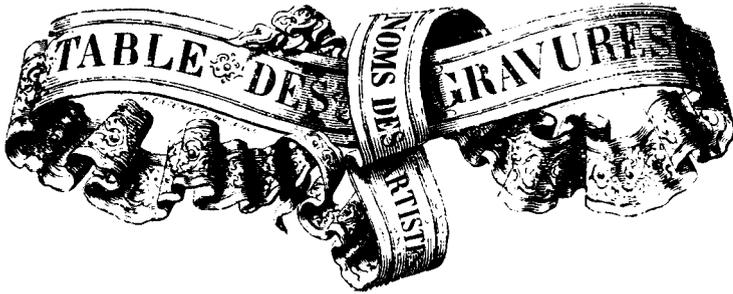
Ce petit livre nous arrive un peu tard pour le mois de novembre, mais il a malheureusement toujours son actualité ; car la mort frappe sans cesse. Avez-vous un parent, un ami qui ait perdu une personne chère, envoyez-lui ce petit livre, vous ne pouvez lui faire un présent plus approprié, il consolera tout en faisant prier davantage pour les morts.

J'ajouterai qu'il est intéressant. Je viens de le lire d'un bout à l'autre, sans désemparer, non seulement sans fatigue, mais avec plaisir. Je dirais de ce petit livre, s'il m'était permis d'employer cette expression, qu'il est au point.

L'auteur n'a point oublié qu'il sera lu surtout par ceux que la mort a frappés dans leurs affections ; ce n'est pas un enseignement dogmatique qu'ils réclament ; leur cœur a besoin d'être consolé. Aussi enseigne-t-il et conseille-t-il, mais dans la bonne mesure, tout en faisant une large part à la consolation et à l'espérance. Quelles touchantes pages dans les chapitres : Comment il faut pleurer nos morts ;—Prière de saint Augustin pour sa mère ;—Funérailles chrétiennes :—Pensée du Purgatoire, pensée consolante !... Comme l'âme se sent fortifiée, raffermie à la lecture des lettres de consolation qui forment la deuxième partie de l'ouvrage !

A. L.





## GRAVURES ARTISTIQUES.

	PAGES.
L'Annonciation, d'après Le Guide.....	2
Science et Art, d'après D. Huntington.....	82
Les trois amis, d'après H. Salentin.....	84
Le jugement de Wouter Van Twiller, d'après G.-H. Boughton.....	162
There's no place like home, d'après sir Edwin Landseer.....	226
Fleurs des champs, d'après Frédéric-Léon Poble.....	290
Attaque et défense, d'après J.-C. Horseley.....	354
L'Alsace, d'après Sophie de Bouteiller.....	418
La musique a des charmes, d'après George-A. Storey.....	582
La toilette, d'après Auguste Ludwig.....	646
La visite à la mère nourricière, d'après M. Ritacher.....	710
Ruth et Noémi, d'après Ary Scheffer.....	774
L'Immaculée Conception, d'après Carl Müller.....	838

## GRAVURES D'ILLUSTRATION.

Il ne faut jamais être dur envers les pauvres, nouvelle, par P. Martin, illustration d'après Jacques Callot :	
C'était un vieux bonhomme maigre et long, barbu et chevelu à l'excès...	28
Franco-Trippa et Fritellino, d'après Jacques Callot.....	98
L'organiste de la Rivière-du-Loup, nouvelle, par P. Martin, illustration par J.-B. Lagacé :	
Il se heurta sous le porche à un gamin.....	176
Je trouvai la malade alitée.....	179
L'hôte du pêcheur de Châteauguay, nouvelle, par P. Martin, illustration par J.-B. Lagacé :	
Il enleva la toile, et Jeannette, tout étonnée, vit sortir du panier la tête et les épaules d'un gros enfant.....	309
Charles Guérin, par Pierre-J.-O. Chauveau, illustrations par J.-B. Lagacé :	
C'étaient la mère et la jeune épouse du pilote, initiale ornée.....	35
Ils tirèrent à eux le canot.....	43
La rusée jeune fille s'était approchée sur la pointe des pieds.....	49
Il lança le cheval au grand trot, initiale ornée.....	53
Ah ! la diablesse de femme.....	56
Près d'une grande croix noire... un jeune homme et une jeune fille étaient à genoux, initiale ornée.....	130

Qu'est-ce que cela ? s'écrièrent-elles ensemble.....	130
De la grève où Charles n'hésita pas à se rendre.....	196
Une énorme tête d'original au bois large et développé, initiale ornée....	198
Il paraissait lire et méditer profondément .....	199
L'hôte de Charles Guérin apportant la lettre de Louise, initiale ornée.	275
Charles était encore au lit.....	279
Il ne vit, sur une grande feuille de papier, que ces mots.....	325
François Guillot arrivant chez son cousin Henri Voisin, initiale ornée	327
Charles n'avait songé un instant à Mlle Wagnaër.....	334
M. Dumont était un avocat de la vieille école.....	407
Marichette, initiale ornée.....	435
La Mi-Carême, initiale ornée.....	447
La salle où se réunissaient les convives du père Morelle.....	449
Charles, avec celle qu'on lui donnait déjà pour fiancée, glissait rapidement sur la neige.....	629
Castor, le gros chien de ferme de Jacques Lebrun, initiale ornée.....	630
La violence de la secousse lança le jeune homme d'un côté et la jeune fille de l'autre.....	634
Marichette fut surprise, en levant les yeux sur le jeune homme.....	695
Deux hommes à cheval paraissaient chargés du commandement, initiale ornée.....	745
Le <i>mai</i> s'éleva comme en triomphe.....	749
Sa mère lui proposa d'abdiquer une autorité dont elle usait si sagement, initiale ornée.....	755
Des lampions de diverses couleurs avaient été disposés dans les arbres, initiale ornée.....	762
Clorinde, après avoir dansé avec Charles, refusa tout autre cavalier.....	818
Au pied des sapins, initiale ornée.....	821
Mon père m'a prise dans ses bras.....	827
Suzanne, la pauvre servante de l'établissement, initiale ornée.....	858
Éventail, accompagnée de quelques fleurs, initiale ornée.....	866
La demoiselle de la maison sortit avec elle, laissant Charles seul avec Clorinde.....	870

#### ARTISTES DONT LES ŒUVRES SONT REPRODUITES.

Boughton, G.-H.....	162
Bouteiller, Sophie de.....	418
Callot, Jacques.....	28, 98
Guide, Le.....	2
Horseley, J.-C.....	354
Huntington, D.....	82
Landseer, sir Edwin.....	226
Ludwig, Auguste.....	646
Müller, Carl.....	838
Pohle, Frédéric-Léon.....	290
Ritacher, M.....	710
Salentin, H.....	84
Scheffer, Ary.....	774
Storey, George-A.....	582

## TABLE DES MATIERES

---

A bâtons rompus, contes, formulettes et blason populaire, par Ernest Gagnon .....	253
Alsace (l'). Le tableau et l'artiste, par A. Leglaneur .....	419
Animalier (l') sir Edwin Landseer, par Alphonse Leclaire .....	227
Annonciation (l'). Quelques réflexions sur ce tableau, par A. Leglaneur...	3
A propos de René Doumic, par Thibaudeau Rinfret.....	339
A travers les livres et les revues.....158, 224, 287, 348, 416, 478, 770, 835, 895	
Attaque et défense.—L'artiste et son tableau, par Alphonse Leclaire.....	355
Bal (un) costumé, tribulations d'une millionnaire américaine, par E.-F. Johanet.....	123
Barbares (les) du XIX <sup>e</sup> siècle, par Camille Deronet.....61, 112, 181, 259, 312, 383	
Bibliophiles de New-York, par Raoul Renault.....	94
Carte de l'étendue du Canada et des États-Unis, comparée à celle de diverses puissances de l'Europe, par A. de Grandpré .....	21
Centenaire (le) de Michelet.....	703
Ce que coûte un petit bouton de rose, par E.-F. Johanet.....	375
Charles Guérin, roman, par Pierre-J.-O. Chauveau.....35, 130, 191, 265, 324, 398, 435, 625, 689, 745, 818, 855	
Chronique du mois, par Ed. Fabre-Surveyer....78, 153, 219, 282, 344, 411, 470, 641	
Dernier (le) ouvrage de M. l'abbé Casgrain, par Jean Lefranc.....	100
Discours (les) et conférences de M. Chapais, par Ernest Gagnon.....	356
Élections (les) en France.....	456
Événements du mois .....	707, 768, 834
Fleurs (les), par A. Leglaneur.....	433
Fleurs des champs. Quelques réflexions à propos de Fleurs des champs, par Lizette.....	291
Gaietés (les) de la Mort, souvenir de novembre en Italie, par Alphonse de Calonne.....	777
Hôte (l') du pêcheur de Châteauguay, par P. Martin, nouvelle illustrée.....	308
Il ne faut jamais être dur envers les pauvres, par P. Martin, nouvelle illustrée.....	27
Jacques Callot, par Alphonse Leclaire.....	97
Jean-Pierre Aulneau (le Père), S. J., par L.-A. Prud'homme.....365, 422	
Jeunesse (la) de Napoléon Ier, par L. de Laborie.....	230
Jugement (le) de Wouter Van Twiller. L'artiste et son tableau, par Alphonse Leclaire.....	163
Lettre encyclique de notre Très Saint Père Léon XIII.....	85
Lettres de voyage, par J.-Philippe Garneau .....	584, 728, 809
Liseron (le), légende, par A. Leglaneur.....	419
Montalembert, par A. Leglaneur.....	844
Musique (la) a des charmes. L'artiste et le tableau, par Alphonse Leclaire.	583

TABLE DES MATIÈRES

Naples, Pompéi et le Vésuve, par Lawrence Drummond.....607, 657  
 Organiste (l') de la Rivière-du-Loup, par P. Martin, nouvelle illustrée..... 175  
 Quelques notes explicatives de la carte de l'étendue du Canada et des  
 États-Unis, comparée à celle de diverses puissances de l'Europe, par  
 A. de Grandpré..... 21  
 Religion (la) de la beauté, par Victor Delaporte, S. J..... 648  
 Ruth et Noémi. L'artiste et son tableau, par Alphonse Leclaire ..... 775  
 Sainteté (la) du mariage et la comédie du divorce, chez nos voisins des  
 États-Unis, par E-F. Johanet..... 208  
 Science et Art. L'artiste et son tableau, par Alphonse Leclaire..... 83  
 There's no place like home, par Alphonse Leclaire ..... 227  
 Toilette (la). L'artiste et son tableau, par Alphonse Leclaire..... 647  
 Typhus (le) de 1847, par xxx .....599, 665, 719, 795, 847  
 Van Tricht (le R. P.), S. J., par Léo .....675, 712  
 Vers le pôle, Fridtjof Nansen, par Marie Dronsart..... 5, 147, 165, 240, 293  
 Vierge (la) Marie dans la poésie et dans les arts, par Alphonse Leclaire.... 839  
 Villégiature (une) impériale en pays de Caux .....464, 620, 683, 736, 873  
 Visite (la) à la mère nourricière. L'artiste et son tableau, par Alphonse  
 Leclaire ..... 711

